

BALANCE

Cahier d'histoire numéro **38**

Correspondance entre

Diego Camacho

(« Abel Paz ») et

Juan Garcia Oliver



Introduction, bibliographies, sélection des textes, travail de recherche,
caractères gras, rédaction des notes et conclusions de

Agustín Guillamon

Barcelone. Septembre 2014

Balance.

Cahier numéro **38**

Cahier d'histoire du mouvement ouvrier international
et de la Guerre d'Espagne.



Juan Garcia Oliver

Distribution **non** commerciale

Adresse :

Agustin Guillamon
Balance. Cuadernos de historia
Apartado 22010

E-mail :

chbalance@gmail.com

Avertissement :

Erudits, professionnels de l'histoire et patriotes des sigles, quelques soient ces sigles, ainsi que la faune décrite sur la page de garde de cette revue, doivent s'abstenir de lire ce cahier de ***Balance***, parce que il n'a pas été écrit pour eux, mais plutôt **contre** eux. La lecture de ***Balance*** peut nuire gravement à leurs dogmatismes, sectarismes et croyances

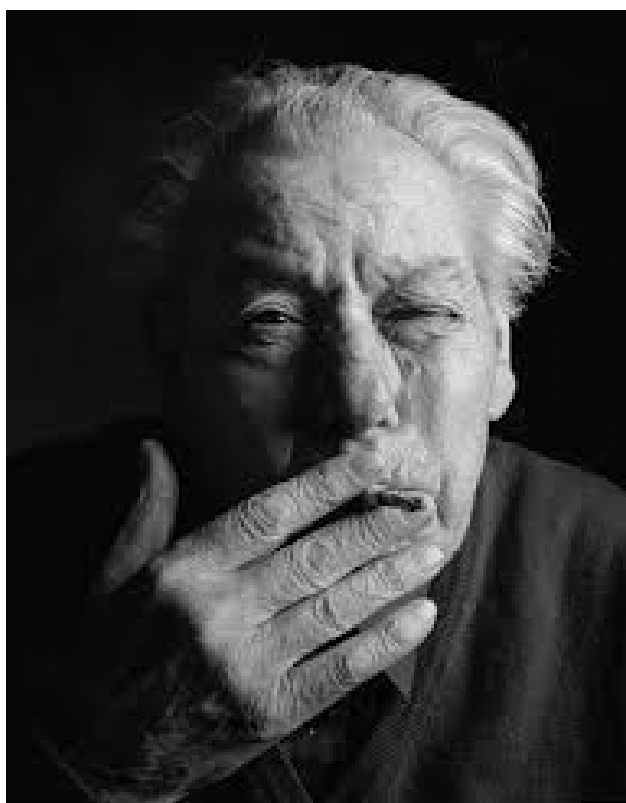
Barcelone, septembre 2014

Traduction :

Par des membres du **CAD** (Centre Ascaso et Durruti) de Montpellier, du **CIRA** (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme) de Marseille et du **CRAS** (Centre de Recherches pour l'Alternative Sociale) de Toulouse

<http://ascaso-durruti.info/> - <http://cira.marseille.free.fr/> - <http://cras31.info/>

**Correspondance entre
Diego Camacho
(« Abel Paz »)
et
Juan Garcia Oliver**



Diego Camacho

Introduction, bibliographies, sélection des textes, travail de recherche,
caractères gras, rédaction des notes et conclusions d

Agustín Guillamon

Agustín Guillamon

Né à Barcelone en 1950. Licencié en Histoire Contemporaine par l'Université de Barcelone et éditeur de « Balance. Cahiers d'histoire », une revue d'histoire du mouvement ouvrier et révolutionnaire à caractère et vocation internationaliste, avec une volonté permanente de réhabiliter et revendiquer « **tous les maudits** » et de rompre tous les tabous qui empêchent de faire la **balance**.

Publications :

Documentation historique sur le trotskysme espagnol. De la guerre civile à la rupture de la IV Internationale. (Editions La Torre, 1996)

The Friends of Durruti Group (AK Press, 1996)

Barricades à Barcelone Spartaco, 2007), traduit en français.

Les Comités de défense de la CNT à Barcelone (1933-1938). (Aldarull, 2011, traduit en italien, français et anglais. [Quatrième édition amplifiée, 2014]

La révolution des comités. Faim et violence dans la Barcelone révolutionnaire. De juillet à décembre 1936 (Aldarull/El grillo libertario, 2012). [2^{ème} édition corrigée, 2014]

La terreur staliniste à Barcelone (1938) (Aldarull/Dskntrl, 2013)

Espagne 1937 : Josep Rebull, la voie révolutionnaire (Spartacus, 2014)

La guerre du pain. Faim et violence dans la Barcelone révolutionnaire. De décembre 1936 à mai 1937 (Aldarull/Dskntrl, 2014)

Collaboration au travail collectif d'édition des Œuvres complètes de Munis et participation au documentaire « *Munis, La voix de la mémoire* » (2011).

Initiateur, avec Andy Durgan, du *Manifeste : Combat pour l'histoire* (1999).

Auteur de différents chapitres de livres collectifs *La Barcelone rebelle* (Octaedro, 2003) et *Moments insurrectionnels* (El Viejo Topo, 2006), et du prologue du livre de Mary Low : *Cahier rouge de Barcelone* (Alikornio, 2001), plus de nombreux articles dans plusieurs publications et une colonne mensuelle, intitulée « Dictionnaire militant », dans la revue *Catalunya*, éditée par la CGT.

En essayant de sortir l'histoire de l'inculture et de l'oubli, de la falsification politique ou de l'académisme universitaire, parce que sans une théorisation des expériences historiques du prolétariat il ne peut exister de théorie révolutionnaire.



Introduction

Ce n° 38 de *Balance* rassemble la correspondance entretenue de 1970 à 1979 entre Juan García Oliver, l'un des plus fameux militants anarchosindicalistes des années 1920 et 1930, et Diego Camacho Escámez, militant anarchosindicaliste des années 1940 jusqu'à sa mort, autodidacte et historien hors pair, auteur sous le pseudonyme d'Abel Paz, d'une biographie de Durruti, traduite en 17 langues et plagiée par une légion de plumitifs opportunistes, que l'industrie culturelle favorise et paye parce que, une fois édulcoré, tout peut et doit être récupéré, vendu, consommé.

La correspondance couvre la période pendant laquelle Diego Camacho est en train de terminer la rédaction de son premier livre sur Durruti, et pendant laquelle García Oliver est en train de rédiger ses mémoires. La relation entre eux est difficile, et présente au début de la part de García Oliver des tendances au despotisme et au rejet, que seules la patience, l'humilité et surtout la pertinence et l'intelligence des réflexions de Diego Camacho arrivent à maintenir et prolonger.

En 1978, Juan García Oliver publie chez Ruedo Ibérico son livre de mémoires, intitulé *El eco de los pasos*. La rédaction du livre fut une véritable bataille rangée, phrase par phrase, mot par mot, correction par correction, entre García Oliver et Martínez, son éditeur. Dans les archives de l'Ateneu Enciclopèdic Popular (AEP) on trouve le manuscrit original dans lequel on peut consulter quelques pages qui regorgent de corrections en tous genres : grammaire, syntaxe, style, etc. L'édition du livre fut, en effet, une guerre entre l'éditeur et l'auteur, prolongée, épuisante et minutieuse.

Il s'agit d'un livre de mémoires rédigé sans n'avoir consulté aucune source dans les archives, l'auteur se fiant à sa mémoire prodigieuse, mais pas infallible, et pour cela source d'erreurs que nous n'allons ici ni détailler ni analyser. Le lecteur, dans ce même numéro de *Balance*, pourra lire le compte-rendu qu'en fit Abel Paz, en 1979.

Il faut avertir le lecteur que nous avons toujours respecté les majuscules et les soulignements des textes originaux de García Oliver et de Diego Camacho (Abel Paz), mais que les caractères gras sont toujours de la responsabilité de la revue *Balance*, lorsque nous avons voulu mettre en valeur les affirmations de l'un ou de l'autre.

De la même façon, sauf indication contraire, les notes en bas de page sont de *Balance* et peuvent être de trois sortes :

- 1- Celles qui indiquent la source.
- 2- Celles qui complètent l'information ou rendent le texte compréhensible au lecteur.
- 3- Celles qui font un commentaire.

Toutes les lettres reproduites ici ont été déposées au Centro Ascaso-Durruti de Montpellier, centre d'archives et bibliothèque pour lequel Diego Camacho a consacré ses efforts durant des années, pour sa création et pour le soutenir. À ce centre il a donné le meilleur et la plus grande partie de sa bibliothèque et de ses archives personnelles, parce qu'à Barcelone il n'avait trouvé aucun centre d'archives ou de bibliothèque intéressés sérieusement pour accueillir ses fonds et les conserver. Il avait l'habitude de raconter l'anecdote selon laquelle il avait viré de sa maison, à coups de pied, le directeur d'un centre d'archives barcelonais très connu, parce qu'il lui avait offert une somme d'argent ridicule pour ses archives et sa bibliothèque ; Diego criait qu'il était et avait été pauvre toute sa vie, mais qu'il n'avait jamais été un misérable, et ne le serait jamais, et que son offre était une insulte à l'intelligence et à l'honnêteté. J'ignore si ce remarquable

1

Ébauches biographiques

1.1.

GARCÍA OLIVER, Juan (Reus 1902- Guadalajara (Jalisco, México) 1980).

Militant anarcho-syndicaliste renommé. Garçon de café de profession. Il est né à Reus le 19 janvier 1902, au sein d'une famille nombreuse et très pauvre. Son père, José García Alba, de Xátiva, était maçon ; sa mère, Antonia Oliver Figueres, paysanne. Ils travaillaient tous les deux onze heures par jour comme manœuvres dans l'usine textile Vapor Nou de Reus. Il va à peine à l'école primaire. À l'âge de sept ans, il est profondément impressionné par la phrase d'un ouvrier révolté : « *On peut venir à bout de l'armée !* »

Il découvre les luttes sociales dans sa province natale. En 1917 il part à Barcelone où il entre en contact avec les milieux ouvrier et anarchiste. Après avoir appartenu pendant plusieurs mois à la société des garçons de café La Alianza, proche de l'UGT, il participe à la fondation du Syndicat des garçons de café de la CNT. Il intègre le groupe Regeneración, auquel participent entre autres Rico, Bover, Romano, Pons, Alberich. Il participe comme représentant de ce groupe à la Fédération locale (barcelonaise) de Bandera Negra. En 1919, il est détenu brièvement à la prison Modelo, il y rencontre Ramón Archs, Perelló Sintes (Liberto Callejas) et Tomás Herreros. À sa sortie de prison, il est chargé d'organiser la CNT dans sa ville natale.

En 1921, il prend en charge le Comité provincial de Tarragone, tout en étant à l'origine de la création de Syndicats uniques et de groupes d'action. Des grèves organisées dans l'industrie textile et les transports pour de meilleurs salaires furent gagnées. Des méthodes d'action directe avec l'intervention de groupes d'action furent utilisées contre les contremaîtres tout puissants du textile. Le pistolet sur la tempe, il leur fut demandé le respect total des travailleuses. Les patrons du transport affirmaient que les augmentations de salaires allaient les ruiner, ce mensonge fut démonté. Mais la plus grande victoire de ces luttes fut la récupération de la dignité et de l'orgueil de classe, ainsi que l'immense prestige obtenu par le Syndicat unique et ses méthodes d'action directe. García Oliver appliquait une maxime de Salvador Seguí : « *on ne commence les grèves que si l'on doit les gagner* ».

Au cours de ces années, des centaines de cénétistes furent abattus dans les rues et les usines. Les prisonniers étaient assassinés lors des transferts ou lors de leur mise en liberté, selon l'application criminelle de la *ley de fugas* (loi sur les fugitifs).

García Oliver part à Madrid, avec une fausse mission consistant à créer avec le patronat un Comité pour le coton. Il va collaborer de manière active aux préparatifs de l'assassinat du président du gouvernement qui fut exécuté le 8 mars 1921 par trois travailleurs de la métallurgie : Mateu, Nicolás et Casanellas. Eduardo Dato était le principal responsable du terrorisme anti-cénétiste à cette époque. La participation de García Oliver consista à acheter la moto qui fut utilisée pour l'assassinat et il dessina le plan d'un scénario possible pour l'attentat.

À Reus, c'était la guerre civile entre les *pistoleros* du Syndicat libre et les syndicalistes du Syndicat unique. Il est détenu de manière régulière. Il sort de prison grâce à la mort de Dato. Le nouveau gouvernement avait rétabli les garanties constitutionnelles, ce qui impliquait la libération immédiate des prisonniers.

À cette époque, il y avait trois tendances à la CNT : la syndicaliste de Salvador Seguí, la marxiste de Maurín et l'anarcho-syndicaliste de Manuel Buenacasa et de García Oliver.

En 1922, il contribue à la création du groupe Los Solidarios, encouragée par le CR, aux côtés de Durruti, Ascaso, Jover, Sanz, Aurelio Fernández, etc., afin de répondre au terrorisme combiné de l'État et du patronat, en s'affrontant aux *pistoleros* du Syndicat libre. Le CR qui décida la création des Solidarios était formé de Pestaña, Peiró, Piñón et Marco, tous connus comme trentistes en août 1931. Ce qui était en jeu était la survie de la CNT et la seule solution était soit de maintenir en vie les syndicalistes et de répondre à la terreur des bourreaux ou bien la disparition de l'Organisation si l'on était incapable de se protéger et de combattre plus durement et plus efficacement que l'ennemi de classe.

Le groupe Los Solidarios, qui éditait la revue *Crisol*, fut responsable de nombreuses attaques à main armée et d'attentats, parmi lesquels on peut noter l'homicide de l'archevêque de Saragosse, le cardinal Soldevila, fasciste et « dragueur de nonnes », le gouverneur de Biscaye Regueral ainsi que d'innombrables affrontements avec des groupes de *requetés* et de *pistoleros* du patronat.

Le 25 août 1922, le fameux militant cénétiste Ángel Pestaña fut gravement blessé à Manresa, lors d'un attentat commis par les *pistoleros* du Syndicat libre. Le 10 mars 1923, les cénétistes Salvador Seguí (« le Noi del Sucre », le Gamin du Sucre) et Francisco Comes (« Le Peronas ») furent assassinés à Barcelone, à l'angle de la rue Cadena et de la rue San Rafael, les corps criblés de balles tirées par un groupe de *pistoleros* financés par le patronat.

En 1923, García Oliver s'installe à Manresa, à la demande des organisateurs de l'attentat contre Dato, pour s'opposer à l'essor des Syndicats libres de cette localité. Il y est détenu à la suite d'un affrontement sanglant qui fit quatre morts, le 6 avril, dans le bar Alhambra. Il eut lieu avec le groupe de *pistoleros* du Syndicat libre dirigé par Juan Laguía (qui en sortit indemne). Certains les considéraient comme responsables de l'assassinat de Salvador Seguí. Après avoir participé à plusieurs actions armées, notamment les attaques de la Fonda de Francia et de l'entreprise Arrendataria de Contribuciones dans la rue d'Avignon à Barcelone, il est finalement jeté en prison. Il est enfermé pendant un an au pénitencier de Burgos.

En 1924, il s'exile à Paris, fréquentant des partisans de Maciá (pour une offensive qui en finirait avec la dictature) et des *fuoriusciti* (exilés politiques) italiens, pour assassiner Mussolini. Il retrouve Durruti, Ascaso et Jover qui étaient rentrés de leur « virée » américaine, pour préparer un attentat contre Alphonse XIII en juillet 1925. Repéré par la police, il réussit à s'enfuir à Bruxelles sans être arrêté, grâce à l'aide fournie par Aurelio Fernández et Manuel Pérez, « Le Canario ».

Il réside peu de temps à Bruxelles en compagnie d'Aurelio Fernández. En mai 1926, il assiste au Congrès de Marseille, au cours duquel furent posées les bases de la fondation de la FAI. Il s'oppose à Manuel Pérez et à Sousa qui défendaient l'apolitisme de la CNT et s'opposaient à toute alliance avec les partis bourgeois. Il quitte le congrès quand fut rejeté son rapport favorable à une alliance avec Maciá en vue d'une collaboration militaire avec les indépendantistes catalans.

À l'automne 1926, il participe au projet de libération de la Catalogne par les nationalistes de Maciá (les événements de Prats-de-Mollo). Détenu à Pampelune et condamné, il ne sort de la prison de Burgos qu'à la proclamation de la République le 14 avril 1931.

Il joue un rôle essentiel lors du meeting du Premier Mai 1931. C'est là qu'apparut pour la première fois le drapeau rouge et noir, superposant en diagonale les drapeaux des groupes Bandera Roja (syndicalistes) et Bandera Negra (anarchistes). Ceux-ci étaient jusqu'alors en désaccord à cause de la couleur du drapeau, ainsi que sur des questions d'idéologie et de tactique, maintenant dépassées par l'anarcho-syndicalisme. L'argent gagné à la loterie par Aubí de Badalona, servit à acheter les manches des drapeaux et à fabriquer à l'avance les immenses drapeaux rouge et noir, coupés en diagonale, selon le dessin imaginé par García Oliver. Lors du meeting de l'Arc de Triomphe, il explique le concept de gymnastique révolutionnaire, terme qui apparaît dans un tract distribué au public. Arturo Parera termina le meeting en présentant des conclusions écrites qui devaient être portées à Maciá à la Généralité.

Une manifestation fut organisée. En arrivant place Sant Jaume, elle fut repoussée par les Mossos d'Esquadra qui, ayant peur d'un assaut contre la Généralité et la mairie, tirèrent sur les manifestants. Cela déclencha une fusillade entre les Mossos et le groupe de défense qui dura 45 minutes et qui ne cessa que lorsque García Oliver ordonna le cessez-le-feu depuis le balcon de la Généralité, après avoir remis aux autorités la liste des revendications.

Dès le Plenum régional réuni à Madrid le 25 avril 1931, García Oliver opte pour la formation des Comités de défense de la CNT, capables de défendre les droits (pas encore reconnus) de réunion, d'association, de se syndiquer, face à l'option graduelle des syndicalistes purs (qui plus tard seront appelés trentistes) et face à leur réformisme intégrateur. Il défend aussi les revendications des locataires qui protestaient contre la cherté des loyers. Il assume le secrétariat péninsulaire de la FAI, à une époque de dispersion et d'absence de coordination des faibles groupes par affinité qui existaient alors.

Au Congrès extraordinaire de la CNT, réuni à Madrid en juin 1931, il est présent en tant que délégué du Syndicat du bois de Barcelone. Il s'oppose à la création des Fédérations d'industrie et défend la tactique de la gymnastique révolutionnaire. Une des brillantes réussites de ce congrès, fut la création par la CNT de comités de quartier.

En octobre 1931, il fait partie du personnel de « *Soli* » comme rédacteur.

Le 27 décembre 1931, il intervient lors d'un meeting rempli d'émotion au Gran Kursaal de Manresa, aux côtés de Durruti, Parera et Corbella.

À la demande du CR, il fait partie du groupe à l'origine de l'insurrection de janvier 1932 qui aboutit à la proclamation du communisme libertaire dans plusieurs villages du Haut-Llobregat. Il est arrêté et incarcéré à la Modelo. Depuis la prison, il accuse publiquement Ángel Pestaña d'empêcher une grève de solidarité avec les détenus et les déportés, et il obtient sa démission. Le 10 mars 1932, il avait été l'un des signataires de la réponse au *Manifeste des Trente*. Libéré en mai 1932, il participe à une grande tournée de meetings à travers la Catalogne.

Le 20 septembre 1932, il est détenu brièvement après une rafle policière effectuée au Syndicat de la manufacture et du textile.

Il est arrêté de nouveau en raison de sa participation remarquée à l'insurrection du 8 janvier 1933, avec Gregorio Jover, Antono Ortiz, Pérez « le Valencia » et cinq militants d'un groupe de défense de Pueblo Nuevo. Ils étaient en possession de pistolets Star 9 mm, de divers chargeurs et de trois caisses de munitions. Ils furent tous torturés et féroce­ment battus dans les locaux de la préfecture de police de la Vía Layetana, avant d'être incarcérés à la Modelo. Les

événements les plus terribles eurent lieu à Casas Viejas (province de Cadix), où les insurgés furent mitraillés puis brûlés dans une cabane où ils avaient trouvé refuge.

Il sort de prison un peu avant les élections de novembre 1933. Lors de l'insurrection de décembre 1933, il reste au second plan. Il intègre le groupe Nosotros qui continuait en partie les activités du groupe Los Solidarios. Il y retrouve entre autres, Francisco Ascaso, Buenaventura Durruti, Gregorio Jover, Antonio Ortiz, Aurelio Fernández, Ricardo Sanz, Rafael Torres Escartín, José Pérez Ibáñez (« le Valencia »), Julia López, Pepita Not, Ramona Berni et María Luisa Tejedor. Le groupe Nosotros était constitué d'une vingtaine d'hommes d'action, en première ligne. Il fallait y ajouter les collaborateurs, les informateurs, les auxiliaires, les protecteurs, etc... Soit au total environ 80 militants.

En octobre 1934, García Oliver se trouve à Madrid en tant que rédacteur du journal *CNT*. Il entame une campagne en faveur de l'amnistie et de la libération des nombreux prisonniers anarcho-syndicalistes. Il s'oppose à ce que la CNT participe, en Catalogne, aux Alliances ouvrières.

Pendant la campagne électorale de février 1936, il intervient en faveur de l'amnistie dans de très nombreux meetings. Il est partisan de la participation des cégétistes aux élections, rompant ainsi avec la traditionnelle abstention anarchiste. Il explique que si les droites gagnent, le coup d'État fasciste sera immédiat mais que si ce sont les partis de gauche qui gagnent, le coup d'État sera retardé de six mois, les révolutionnaires auront alors le temps de s'y préparer et les prisonniers sortiront dans la rue.

En janvier 1935, le groupe Nosotros fit partie du Comité local de préparation révolutionnaire. Il organisa les comités de défense comme une armée révolutionnaire capable de combattre et de vaincre l'armée de métier et de planifier la transformation de l'industrie catalane en une industrie de guerre.

En mai 1936, il assiste au Congrès de Saragosse. Juan Montserrat, Francisco Ascaso et García Oliver y représentaient le Syndicat de la manufacture et du textile de Barcelone. Il est partisan de l'union avec les cégétistes qui avaient fait scission. Il présente un rapport sur le communisme libertaire qui fut totalement déformé lors de sa rédaction finale. Il présente un autre rapport sur la formation d'une armée révolutionnaire, qui concrétisait pour toute l'Espagne l'organisation des comités de défense qui existaient alors à Barcelone. Cipriano Mera lui demanda de manière ironique quelle serait la couleur des galons.

Le 19 et le 20 juillet, il joue un rôle fondamental lors des combats de rue, en tant qu'organisateur et stratège, au sein du groupe Nosotros, constitué en Comité de défense confédéral coordonnant l'insurrection ouvrière. Sur la proposition de García Oliver, on adopta la tactique consistant à laisser les troupes sortir dans la rue sans les harceler car il serait plus facile de les battre hors des casernes.

Les leaders anarcho-syndicalistes prêchaient l'exemple en participant directement aux combats de rue. Entre onze heures et midi, le 19 juillet, les troupes soulevées avaient été battues après plus de six heures de combat dans la Brecha de San Pablo. Les troupes des casernes de Pedralbes et de Lepanto, dans la périphérie, avaient rejoint la caserne de cavalerie de la rue Tarragona, et de là, en passant par la place d'Espagne et la Brecha de San Pablo étaient en contact avec le centre du soulèvement situé à Capitanía-Atarazanas. **Cette liaison avait été détruite par les comités de défense de la CNT.** La victoire de la Brecha de San Pablo, qui s'étendit immédiatement à tout le Paralelo, était le début de la déroute des insurgés. Pendant que Francisco Ascaso saute de joie brandissant un fusil au-dessus de sa tête, García Oliver ne cesse de crier : « *Oui, on peut venir à bout de l'armée !* » Dans ce lieu stratégique de la ville, les anarcho-syndicalistes avaient mis l'armée en déroute pour la première fois de l'histoire.

Parmi eux se trouvaient Francisco Ascaso, Juan García Oliver, Antonio Ortiz, Gregorio Jover, Ricardo Sanz, Quico Sabaté et tant d'autres combattants anonymes.

Le 20 juillet, dans l'après-midi, García Oliver fait partie du Comité de liaison, aux côtés de Buenaventura Durruti, Josep Asens, Abad de Santillán et Aurelio Fernández (ce dernier remplaçait Francisco Ascaso qui avait été tué). Ce Comité rencontra Companys à la Généralité, et accepta son offre de collaborer avec le reste des forces antifascistes dans un organisme commun.

Lors du Plenum des fédérations locales et régionales du 21 juillet 1936, réuni à la Maison CNT-FAI, la proposition de García Oliver d' « aller vers le tout » ne fut pas retenue à cause d'un seul vote favorable, celui de la Fédération régionale du Bas-Llobregat. On accepta à la majorité la proposition de Federica Montseny (par conviction) et de Abad de Santillán (par peur d'une intervention étrangère) de collaborer avec le gouvernement de la Généralité et le reste des forces antifascistes dans un nouvel organisme dénommé CCMA. Dans les réunions du CCMA, García Oliver joue un rôle de leader, se chargeant du secrétariat à la Guerre.

Le 23 juillet, il propose au reste du groupe Nosotros d'approuver dès le lendemain la fusion de deux milices, la Colonne Durruti qui devait aller vers Saragosse et la Colonne Ortiz vers Caspe. Il fallait « aller vers le tout » d'abord à Barcelone avant d'aller affronter les fascistes dans les terres d'Aragon. Sa proposition fut à nouveau repoussée « pour après la prise de Saragosse ».

Au sein du CCMA, il joue un rôle décisif et indiscutable. Au début du mois d'août 1936, il met son veto à l'entrée de ministres du PSUC au gouvernement de la Généralité. Il participe à la création de la colonne Los Aguilichos qui, plus tard, se transformera en 28e Division. Après la dissolution du CCMA, le 1er octobre 1936, il devient secrétaire général du département de la Défense.

Le 4 novembre 1936, il accepte de devenir ministre de la Justice dans le gouvernement de Largo Caballero. L'entrée de quatre ministres dans le gouvernement de la République (García Oliver, Montseny, López y Peiró) servit à justifier et à couvrir la **fuite** lamentable du gouvernement de la République de Madrid qui semblait destinée à tomber entre les mains des fascistes.

Il encourage la création de l'École de Guerre et de l'École des militants. Il approuve la création de camps de travail pour les fascistes qui, en 1938, se remplirent de militants du POUM et d'anarcho-syndicalistes.

En mai 1937, il est l'un des responsables anarchistes qui se font remarquer en appelant à un cessez-le-feu. Il prononce son célèbre discours du « baiser », un pari contre-révolutionnaire pour éviter la rupture de l'unité antifasciste.

À la chute du gouvernement du socialiste Largo Caballero, le 17 mai 1937 García Oliver abandonne ses fonctions de ministre de la Justice.

Le 28 juin 1937, il avait accepté la charge de conseiller des Services publics du gouvernement de la Généralité. Ce projet n'aboutit pas car la CNT refusa d'accepter la nomination par Companys, au dernier moment, de Bosch Gimpera comme conseiller sans portefeuille.

À l'été 1937, il fait partie de la Commission de conseil politique (CAP) qui conseillait et dirigeait le CRTC. En septembre 1937 il demande à des cénétistes insurgés de se rendre aux staliniens et à la police de la Généralité. Ces cénétistes occupaient l'édifice Los Escolapios, siège du Syndicat de l'alimentation et du Comité de défense du quartier du Centre. En 1938, il travaille à la formation d'un Comité exécutif du Mouvement libertaire.

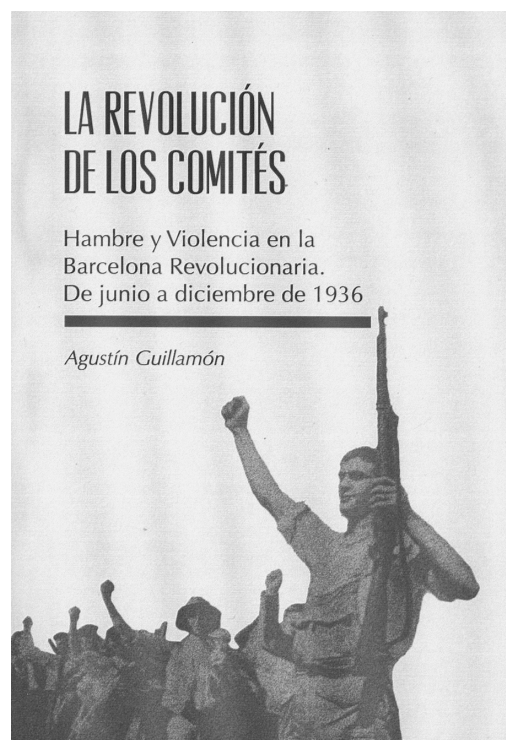
Il s'exile et reste en France du 27 janvier au 15 juillet 1939. Le 28 mai, son fils Joan naît à Paris. Après un séjour de plusieurs mois en Suède, il est accusé de vouloir former un Parti ouvrier du travail. En novembre 1940, il obtient un visa de transit individuel pour l'Union soviétique. Le 18 novembre, il prend un vol pour Moscou puis il prend le Transsibérien jusqu'à Vladivostok, d'où il s'embarque pour les États-Unis. Bien que sa destination finale ait été la République dominicaine, il décide de tenter sa chance au Mexique. Au début de janvier 1941, grâce aux démarches effectuées par Indalecio Prieto, il obtient un visa pour entrer dans ce pays, dans lequel il s'installe définitivement, résidant d'abord à Mexico puis, durant de longues années, à Guadalajara. En avril 1941, sa femme Pilar et son fils Joan étaient arrivés à Veracruz. García Oliver travaille à l'organisation de la CNT. Il en devient le secrétaire national en 1944.

Dans les années 1960, il participe brièvement à la Défense intérieure. Le 19 janvier 1964, son fils unique meurt dans un accident automobile. À la fin de l'année 1968, il est victime d'un accident de la circulation. Il s'ensuit une longue période de convalescence après une opération de la jambe. À la suite de cet accident, il abandonne le projet de créer avec Aurelio Fernández un Parti du travail. Il doit partir à la retraite et ne touche qu'une pension misérable. Dans les années 1970, en pleine Transition, alors que la CNT était encore illégale, il propose en forme de provocation que tous les responsables cenétistes en exil prennent l'avion à destination de l'aéroport de Barajas et se fassent arrêter

Il écrit un livre de mémoires polémique, intitulé *El eco de los pasos*, publié par Ruedo Ibérico en 1978. Sa lecture est indispensable pour mieux connaître sa biographie et l'histoire de l'anarcho-syndicalisme espagnol.

Il ne retourna jamais marcher dans les rues de Barcelone et de Reus. Il est mort à Guadalajara (Jalisco, Mexique) le 13 juillet 1980.

Agustín Guillamón



1.2

CAMACHO ESCÁMEZ, Diego plus connu sous son pseudonyme littéraire : « **Abel Paz** » (Almería, 12-8-1921/Barcelone, 13-4-2009).

Il est élevé dans une famille de paysans journaliers. À l'âge de huit ans, il émigre avec sa famille à Barcelone. Il fait ses études à l'école rationaliste Natura du quartier ouvrier de Clot. Très tôt il s'affilie aux Jeunesses libertaires, créant un groupe de militants dans lequel se trouvaient ses amis : Federico Arcos, Víctor García y Liberto Sarrau. Il se bat sur le front du Segre, enrôlé dans les groupes de défense confédéraux de Clot.

En février 1939, il passe la frontière française au milieu de la foule de réfugiés qui étaient partis après la chute de Barcelone et du reste de la Catalogne, envahie par les troupes franquistes. Il est enfermé dans les camps de concentration de Saint-Cyprien, Argelès-sur-Mer, Le Barcarès et Bram. Il est employé comme travailleur forcé. Il réussit à s'enfuir et rentre en Espagne où il reprend son activité politique.

En septembre 1939, recherché par la police, il rentre dans la clandestinité sous la fausse identité de Ricardo Santany Escámez, exerçant divers métiers occasionnels.

Il est arrêté le 8 décembre 1942 pour le vol du pistolet d'un veilleur de nuit et pour des activités clandestines visant à reconstruire la CNT. Le conseil de guerre de mars 1943 ne peut fournir aucune preuve pour ces délits mais il est condamné pour rébellion envers l'armée à huit ans de prison. Au printemps 1944, il est puni et transféré au pénitencier de Burgos. Au cours du voyage enchaîné aux autres prisonniers, il reçoit de nombreuses marques de solidarité. En 1946, il est envoyé à la prison de Salt (Gérone), où il peut travailler dans des bureaux. Il est remis en liberté conditionnelle le 28 avril 1952.

Il retourne à Barcelone où il est hébergé par une compagne qui travaillait comme employée de bureau au journal *Solidaridad nacional*. On y employait la même rotative que celle qui avait été utilisée jusqu'en janvier 1939 pour *Solidaridad obrera*.

Il rencontre de grandes difficultés pour trouver du travail car les vaincus n'avaient droit ni à la survie ni à la subsistance. Finalement, en 1952, grâce au Syndicat de l'alimentation, il trouve du travail à la brasserie Moritz. Il se rend compte que les travailleurs de cette entreprise n'avaient perdu ni le sens ni la pratique de la solidarité.

Il se retrouve au chômage entre septembre 1952 et janvier 1953 puis entre comme manœuvre aux éditions Sopena. Menacé d'être dénoncé aux autorités pour avoir défendu les apprenties maltraitées, il décide de quitter le pays.

En août 1953, il traverse clandestinement la frontière française pour se présenter comme délégué de la CNT au Congrès international de l'AIT. Il prend un bus jusqu'à Ripoll, et ensuite traverse les montagnes marchant la nuit et se reposant le jour. La traversée dura onze jours. Ainsi commence une nouvelle phase de son exil pendant laquelle il découvre la CNT de l'extérieur. La plupart des militants avaient le regard toujours tourné vers l'Espagne, participant peu ou pas du tout aux activités des organisations françaises amies. L'auteur expliquait comment cette sorte de « ghetto espagnol » était dépassée par les enfants de réfugiés. Ils grandissaient avec une culture française mais maintenaient les liens avec la communauté espagnole au travers d'événements culturels comme le théâtre ou la littérature espagnols. L'opposition au régime franquiste qui pouvait s'exercer dans l'exil, se manifestait surtout par la publication de revues. Elles étaient l'indicateur de la force et de la persévérance de cette opposition : à Paris on publiait la « *Soli* » et un supplément littéraire, à Toulouse *CNT* et *Cénit*, à Mexico *Tierra y Libertad*. Les dénonciations des abus de pouvoir du régime franquiste dans

les publications de l'exil étaient suffisantes pour que le gouvernement de Franco se sente inquiet. Il alla jusqu'à demander l'extradition de plusieurs exilés, parmi lesquels Abel Paz.

Le premier article de Diego Camacho dans la presse de l'exil lui est demandé par Peirats, alors directeur du journal *CNT* qui avait plusieurs correspondants en Europe. Diego Camacho y parle de la situation à l'intérieur de l'Espagne et son premier article paru le 23 août 1953 s'appelle « Resistencia pasiva ». Dans la presse, il utilise aussi les pseudonymes « Helios », « Xeus », « Ibérico », « Corresponsal » ou bien « Luís del Olmo », mais le plus connu fut celui d'« Abel Paz », qu'il utilisera pour ses livres

À la fin de l'année 1953, alors que la situation semblait désespérée en Espagne, on lui propose d'y faire un voyage pour réorganiser les compagnons qui restaient et remonter des imprimeries pour publier de nouvelles publications. Malgré les dangers de cette mission, il accepte et réussit à accomplir tous ses objectifs. Il traverse les Pyrénées avec un guide plus expérimenté que celui du premier voyage et arrive rapidement à Puigcerdá, d'où il part pour Barcelone en voiture. Dans cette ville des commissions séparées furent créées pour éviter les arrestations en cascade. Il souhaite aller jusqu'à Madrid renouer avec d'autres compagnons mais un retard de train l'en empêche et, de Barcelone, il rentre directement en France.

Commence ainsi pour lui une longue période d'exil. Elle se terminera en 1977 et il s'installera à nouveau à Barcelone.

En France, il sollicite et obtient le statut de réfugié politique espagnol. Il travaille dans le bâtiment et exerce divers métiers jusqu'en février 1956, date à laquelle il doit être hospitalisé. Il reste sous observation médicale jusqu'en mai 1961.

En 1956 naît son fils Ariel, fruit de sa relation avec Antonia Fontanillas, dont il se sépare en 1958. Il vécut ensuite avec d'autres compagnes.

Entre août 1958 et juillet 1959, il vit comme un *clochard* (en français dans le texte, ndt) dans les rues de Paris. Un jour, Joan Ferrer¹ le rencontre dans la rue, le secoue de manière amicale, comme pour le réveiller d'un profond sommeil et le prend sur ses épaules pour l'arracher à sa vie de vagabond. Il l'emmène chez lui et lui fournit un travail de rédacteur à la « *Soli* ».

Du 1^{er} avril 1963 au 10 mars 1967, il travaille comme galvanotypiste dans une imprimerie, d'où il fut renvoyé en raison d'une compression de personnel. Après une épuisante journée de travail, il lit et écrit jusqu'à des heures avancées de la nuit ainsi que pendant les fins de semaine. En février 1967, il publie en castillan, aux éditions AIT, *Paradigma de una revolución*, dédié à l'insurrection ouvrière de juillet 1936. Entre mars 1968 et mars 1975, il travaille dans une autre imprimerie. Il participe à la lutte sur les barricades en Mai 68. En 1972, il publie en français aux éditions de La Tête de Feuilles, sa première biographie consacrée à Durruti : *Durruti le peuple en armes*. Au chômage de mars 1975 à juin 1978, il en profite pour obtenir une licence d'histoire à l'université Paris 8.

En 1978, profitant de l'amnistie, il prépare son retour en Espagne.

Diego Camacho avait une forte personnalité, était très peu diplomate et encore moins patient. Il pouvait passer pour une personne terriblement impitoyable, parce qu'il s'opposait aux timorés, aux farceurs et aux incultes, surtout en ce qui concerne l'histoire et la politique. Il pouvait se transformer en pourfendeur de l'ignorance, de l'inintelligence et du sectarisme. Soupe au lait, il avait bien raison de l'être car il avait été mille fois plagié, et ce qui était pire,

¹ : Joan Ferrer i Farriol (1896-1978) Il existe une excellente autobiographie mesquinement appropriée par son intervieweur, chez Porcel, Baltasar : *La révolte permanente*. Planeta, 1978. Une autobiographie, en catalan, sous son nom, dans *Costa Amunt*, Terra Lliure, 1975.

plagié pour manipuler et dénaturer ses recherches et ses conclusions dans un sens péjoratif envers le mouvement ouvrier et anarchiste. Il n'a jamais été reconnu par l'historiographie catalane et catalaniste, ni par l'université en général. Des revues comme *L'Avenç* (*Le Progrès*), ainsi que d'autres revues de langue catalane, ne citent jamais ses ouvrages, par pur sectarisme catalaniste, bourgeois et anti-libertaire. Et pourtant ils sont indispensables pour comprendre la Guerre civile en Catalogne et ils ont été traduits dans plus de 17 langues dans le monde entier. Ces revues préféraient passer contrat avec des plagiaires en leur demandant un article plutôt que de le demander à l'immigrant non-catalan anarchiste et autodidacte, peut-être pour des raisons corporatistes. Tant mieux, parce que les camps idéologiques restent parfaitement définis, au préjudice absolu de la culture catalane officielle et universitaire. Celle-ci présente un profond caractère bourgeois et classiste, conservateur et sectaire, avec quelques garnitures « extrémistes » sociales-démocrates et staliniennes, et en période électorale, la présence de quelque locuteur populaire andalou. Abel Paz était le Can Vies du monde de l'histoire officielle.

Diego Camacho incarnait l'impossible assimilation de l'anarchisme prolétarien par le flasque catalanisme bourgeois, par la social-démocratie progressiste idiote ou par le dogmatisme stalinien dur comme la pierre. Ceux-ci ne toléraient pas l'existence d'un historien prolétaire, non universitaire, qui écrivait et disait des gros mots en castillan, bien qu'il parlât aussi le catalan imparfait des immigrants barcelonais. Il est difficile de savoir ce qui dérangeait le plus cette assemblée de mandarins « progressistes » (*avençados*, de la revue *L'Avenç*, ndt) et célestes (élevés, élitistes et divins) : son origine immigrée non-catalane ou sa digne, fière et épaisse nature prolétarienne ? Mais il est clair que l'addition de ces deux caractéristiques, l'andalouse et la prolétaire, leur était insupportable. Cet historien de « l'autre histoire de Catalogne », pour comble de malheur, de concurrence et de déloyauté se déclarait militant anarchiste. Diego était loin du joyeux cliché du folklore assimilable de Radio-Taxi, du livre *Los otros catalanes* de Candel et de la Foire d'avril du Forum, que tant d'heureux résultats électoraux peuvent et pouvaient entretenir !

Il a participé à la presse anarchiste, il a donné de nombreux débats et conférences dans le monde entier, de l'Italie au Japon, de Grèce et en Turquie jusqu'en divers pays américains, du Portugal à l'Allemagne et à la Suède...

En tant qu'historien, il est l'auteur de ces livres, dont nous ne citons ni l'éditeur ni l'année d'édition en raison de nombreuses rééditions :

Durruti : el proletariado en armas (traduit en 17 langues), réédité en 1996 sous le titre *Durruti en la revolución española*.

Crónica de la Columna de Hierro.

Paradigma de una revolución.

Los internacionales en la Región española.

La cuestión de Marruecos y la República española.

CNT 1939-1951 : el anarquismo contra el Estado franquista.

Celui qui souhaite en savoir plus sur la biographie de Diego Camacho a à sa disposition quatre tomes de mémoires, rédigés par lui-même, et signés Abel Paz, que nous pourrions qualifier de biographie collective du « plus jeune militant anarcho-syndicaliste né vers 1920 » qui a vécu la Barcelone révolutionnaire à 16 ans, une histoire commune à Liberto Sarrau, Diego Camacho et Federico Arcos.

Les livres autobiographiques d'Abel Paz, par ordre chronologique de ses expériences sont les suivants:

Chumberas y Alacranes (1921-1936).

Viaje al pasado (1936-1939).

Entre la niebla (1939.1942).

Al pie del muro (1942-1954).

Il meurt à Barcelone le 13 avril 2009.

Affable, abstinent et non-fumeur dans sa jeunesse, à l'âge mûr, il fut un homme au caractère difficile et un fumeur compulsif, qui savait apprécier un bon vin. Exemple de militant anarchiste et historien prolétaire. Orateur précis, implacable et aux arguments frappants. Causeur exigeant et brillant qui à la fin de sa vie inquiétait son interlocuteur avec des silences très longs, pensifs et expressifs, que semblaient poser les grandes questions de l'existence et de l'humanité. Il nous a offert ses livres, il nous laisse en héritage son exemple de travail et d'effort quotidiens, et surtout, il nous montre le chemin du combat à suivre.

Agustín Guillamón



Diego Camacho², Liberto Sarrau et Federico Arcos (1936)

² : Il faut prévenir le lecteur que certains épisodes racontés dans ses mémoires signées sous le nom de Abel Paz, sont toujours vrais mais parfois vécus par ses amis intimes. Il se les approprie, avec leur permission, comme par exemple le simulacre d'exécution d'une balle dans la nuque dans un terrain vague près du pont de Vallarca, qui, en réalité, fut vécu par Liberto Sarrau.

2

CORRESPONDANCE³ :

2.1.

Lettre du 22 octobre 1970

Diego Camacho (Paris) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique)

Cher compagnon,

Jusqu'à présent je n'ai pas voulu te déranger, j'ai avancé sur le travail que je mène sur Durruti, grâce aux collaborations de Aurelio Fernandez⁴, Garcia Vivancos⁵ et, très peu celle de Ricardo Sans⁶ ; mais j'arrive à un point où ta collaboration me devient indispensable, surtout au moment où se précise la possibilité de publication, certainement aux Editions Ruedo Iberico ou chez l'éditeur français Lafont, vu que les deux sont intéressés par ma biographie.

Je te rassure car si tu as des doutes sur moi, tu peux m'identifier par Aurelio, qui est au Mexique. Inutile de te dire que suis un compagnon, mais de ceux qui avaient 16 ans quand éclata la guerre, c'est pourquoi mon nom ne dit rien. Ceci dit, je passe à la question qui me préoccupe.

Comme tu peux le comprendre, le chapitre le plus compliqué est celui relatif aux années 1923-1930. J'ai des éléments (Aurelio m'a envoyé des feuillets sur ces années), Vivancos m'a beaucoup aidé, mais parfois sa mémoire lui fait défaut. Il a vieilli et il travaille beaucoup pour nourrir toute sa famille avec la peinture.

J'aimerais que tu me dises, avec exactitude, ta date de naissance et quelques mots sur ton enfance, ainsi que tu me racontes tes premiers pas à Barcelone et comment tu as connu Durruti et Ascaso, comment avez-vous fusionné vos groupes pour former « Los Solidarios » (Les Solidaires). Quand je dis quelques mots, ne le prends pas au pied de la lettre car, si tu aimes écrire, écris longuement, c'est (ce serait) une contribution sur un pan des plus méconnu de l'histoire de notre mouvement.

Selon mes renseignements, tu es tombé en 1924 et tu n'es ressorti qu'en 1931, mais il semblerait que ce n'est pas vrai. Tu serais sorti puis retombé, surpris par la proclamation de la République alors que tu étais au pénitencier de Burgos. Précise-moi tout cela car c'est important pour la question suivante.

Le fils d'Horacio Prieto⁷ a publié un livre en français intitulé « Les anarchistes espagnols et le pouvoir⁸ » (dis-moi si tu veux que je te l'envoie au cas où tu ne l'aurais pas lu). Dans ce

³ : Toute cette correspondance est déposée au Centre Ascaso-Durruti.

⁴ : Aurelio Fernandez organisa les Patrouilles de Contrôle. En octobre 1936, il fut le secrétaire de la Junte de Sécurité. Il s'exila au Mexique et a toujours soutenu Garcia Oliver

⁵ : Membre du groupe « Nosotros » (Nous). Il commanda avec Gregorio Jover la Columna de los Aguiluchos (la Colonne des Aiglons)

⁶ : Voir la biographie de Ricardo Sanz dans « Catalunya » organe de la CGT, numéro 159, mars 2014.

⁷ : Cesar Martinez Lorenzo est un remarquable historien qui signe habituellement Cesar M. Lorenzo.

⁸ : Autres œuvres de Cesar M. Lorenzo

- Le mouvement anarchiste en Espagne. Pouvoir et Révolution sociale. Editions Libertaires 2006
- Horacio Prieto, mon père. Editions Libertaires 2012.

livre on parle d'un groupe « de los treinta » (des trente) qui fonctionnait en 1926 à Paris, dans lequel vous vous retrouviez et que toi, tu es arrivé à la fin 1926 à Paris, défendant une « alliance révolutionnaire », qui se créa ensuite avec un dénommé Valero comme secrétaire. Que vous aviez une conception bolchévique de la prise du pouvoir, et cætera. Pour réfuter cela, puisque je dois en parler, j'ai besoin de marcher sur un sol ferme et j'ai pensé que le mieux serait que tu donnes tes propres explications. De cette façon, les choses seront où elles doivent être, et moi, je serai content de mon travail, sachant qu'il apportera des renseignements pour la compréhension historique d'un processus méconnu. Je pense que tout cela est très important pour servir de leçon aux nouvelles générations, car s'il est vrai qu'ils nous ignorent, il n'en est pas moins vrai qu'ils nous découvrent petit à petit et qu'il ne serait pas étonnant de voir rebondir un nouvel anarchisme militant en Espagne.

J'aimerais bien fixer les idées fondamentales des « Solidarios ». N'aie pas peur de t'étendre là-dessus. C'est très important.

Le problème de la guerre. Peux-tu me décrire l'ambiance lors de cette fameuse réunion de militants où l'on décida d'intégrer le Comité Central des Milices Antifascistes (CCMA) ? Quand tu exprimais l'idée de "aller jusqu'au bout" ? Tu crois que c'était faisable ? Sur quoi te basais-tu et comment pensais-tu neutraliser le facteur international ? Si ta position l'avait emporté, quelle chance aurait eu la révolution ? Que pensait Durruti ? Etait-il d'accord avec toi ?

Il y a maintenant un problème qui prend une importance majeure, c'est celle du Maroc. Peux-tu me synthétiser les questions qui se posèrent au sujet d'un soulèvement des Berbères, comme pour le Portugal ? Pourquoi ce plan a-t-il raté ? Qui furent ses saboteurs ? Comment a raté ton plan de guérilla ?

A propos de votre entrée dans le gouvernement de Caballero et de la nuit où se décida son déménagement, le fils de Horacio⁹ affirme que vous avez pris la décision sans consulter le Comité National (c'est-à-dire Horacio). Federica soutient, dans un article, que tu as téléphoné au moins trois fois à Horacio pour le tenir au courant. Peux-tu me décrire l'atmosphère lors de la réunion ministérielle et me confirmer ce qu'affirme Federica. [...]

Je corresponds avec l'écrivain espagnol Luis Romero qui possède une description détaillée sur le 18 juillet ; je lui ai demandé des renseignements mais il m'a dit qu'il ne pouvait me les donner sans ton autorisation. Cela te pose-t-il un problème s'il me communique une copie de ces informations ? Au cas où tu serais d'accord, peux-tu lui écrire, ou plus simplement, m'écrire quelques mots pour lui demander de m'envoyer une copie ? Je te laisse choisir.

Quand tu me répondras, dis-moi si je peux te citer dans mon livre ou si tu préfères rester anonyme.

J'arrive à la fin de cette longue lettre et je ne vois pas d'autre manière que de te demander ton aide et que tu ne me laisses pas dans l'ignorance.

Une forte embrassade d'un de ceux qui continue, avec rage, à militer pour une renaissance libertaire en Espagne.

[Pas de signature ni parafe]

⁹ : Cesar Martinez Lorenzo : historien et fils de Horacio Martinez Prieto.

2.2

Lettre du 8 septembre 1971¹⁰. Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique) à Diego Camacho (Paris)

Estimé compagnon,

Enfin voici le moment de répondre à ta lettre du 22 octobre 1970. La chose est très simple : tu peux imaginer l'énorme quantité de feuillets que j'aurais dû remplir si j'avais répondu aux nombreux aspects que tu me présentais. En résumé, il aurait été plus facile d'écrire et de promotionner mes mémoires. Avec mon silence, tout est dit.

A savoir :

Diego Abad de Santillan, éditeur à Buenos Aires, vient de me rendre visite. Il m'a dit que tu avais terminé la biographie de Durruti et qu'elle était, peut-être, en cours de publication. [Dans un paragraphe illisible, Garcia Oliver dit, à peu près, ceci : Je ne trouve pas opportun d'écrire l'histoire autour d'une personne, parce ce que ce qu'il faut faire, c'est de rétablir la vérité historique d'un point de vue général]... ce sont les aspects collectifs et les faits sociaux qui m'intéressent le plus. Mais [au cas où] d'autres personnes prendraient la même initiative que la tienne, pourrais-tu leur faire ce travail de recherche et d'information ? Égoïsme ? Non, pudeur pour ne pas avoir à parler à la première personne du singulier, ce que j'aurais été obligé de faire si j'avais suivi ton scénario. J'espère et je souhaite que ton travail soit réussi.

En effet, j'ai envoyé quelques feuillets à Luis Romero qui décrivaient les côtés les plus intéressants des luttes dans les rues de Barcelone, avec quelques impressions personnelles sur ces trois jours de juillet. Je l'ai fait, à l'époque, car personne ne se préoccupait de revendiquer, au nom des anarcho-syndicalistes barcelonais, la gloire d'avoir organisé et mené à terme cette grande action qui mit en déroute l'armée qui s'était soulevée. Et finalement, ce fut grâce à la parution de « Trois jours de juillet¹¹ » que le monde commença à prendre conscience de ce qui c'était passé en Espagne. Précisément parce que je m'étais limité à parler, dans ces feuillets, que d'une action collective.

Je ne connais pas ton livre sur Durruti. Mais je crois que tu peux écrire beaucoup plus sur :

T'es-tu rendu compte que tous les méridiens des inquiétudes actuelles passent par Barcelone ? As-tu essayé de comprendre la signification du drapeau rouge et noir ? Qui l'a fait et à quoi pensait-il ? Sais-tu que Marcuse, Lucaks, Cohn-Bendit, etc, se sont éveillés à la vie du communisme avec liberté, ou au marxisme-anarchiste grâce à l'influence du drapeau rouge et noir ?

Pour finir, cela m'a fait plaisir de pouvoir t'écrire.

Une embrassade affectueuse.

[Signé et paraphé : **J Garcia Oliver**]

¹⁰ : Lettre écrite à la main et très difficile à lire, parfois même illisible. Réponse de Joan Garcia Oliver à la lettre écrite par Diego Camacho onze mois plus tôt !

¹¹ : Romero Luis : « Tres dias de julio » (nouvelle). Ariel, Barcelone 1976 (4^e édition).

2.3

Lettre du 29 septembre 1971

Diego Camacho (Paris) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique)

Cher compagnon,

Que pouvais-je faire, vu ton silence ? Cependant, je sais qu'il y a des lacunes et des contradictions que j'aurais pu éviter, mais je reviendrai plus tard sur ce sujet, ce qui me plaît de signaler c'est la joie que tu m'as donnée en répondant, quoique tardivement, à la mienne.

Je te comprends parfaitement. Je ne suis pas, non plus, partisan des biographies et je ne l'ai jamais été. Il est certain que la mienne aurait été sur toi, vu que, en réalité, déjà petit et élève à l'Ecole Nature, je t'avais choisi comme héros. Et je parle de l'année 1933, quand on te croyait mort après les événements de janvier, au commissariat. Que penses-tu des contradictions ?

La biographie que je fais de « Gori »¹², plus qu'une biographie, représente une chronique révolutionnaire des années 1917 à 1936, vu que je raconte les vicissitudes de la classe ouvrière et l'action de la CNT-FAI. Pour la période des quatre mois où il était en vie, c'est une façon de réécrire cette première période de notre révolution d'une manière plus intime et dramatique que ce qui est déjà écrit. Au final, je suis (étais) un jeune militant qui avait un enthousiasme critique que tu sais que les jeunes avaient à ce moment-là.

Les raisons qui m'ont poussé à me prévaloir de la figure de Durruti pour raconter l'histoire de la CNT. C'est facile à comprendre quand on n'a pas perdu le contact avec les nouvelles générations. Durruti, en ayant la chance de mourir à temps, s'est converti en une espèce de symbole révolutionnaire pour la jeunesse espagnole. Dans ces conditions, on peut aborder le fond grâce au personnage. S'il ne présentait pas d'intérêt, crois-moi, il n'y aurait aucune entreprise bourgeoise capable de publier mon travail. Quant à son intérêt, j'espère avoir ton avis une fois publié, certainement en début d'année prochaine, car depuis l'entrée en lice de Santillan qui explique que la mort de Durruti est la conséquence d'un tragique accident, je me vois obligé de reprendre tout mon dernier chapitre. En effet, je maintiens la version officielle bien que Rüdiger m'avait déjà servi cette théorie qui est mise en circulation par Santillan dans la revue espagnole « Histoire et vie ». Je penchais plus pour une « mort face à l'ennemi ». Je te l'enverrai, quoique en français, en attendant que sorte une édition en espagnol. J'attendrai, alors, ta critique.

J'ai encore le temps de rectifier des erreurs par des notes clarifiantes. Selon mes premiers renseignements, tu t'étais retrouvé au bagne en 1924 et tu es sorti avec la République, mais Ricardo Sanz écrit que tu avais été libéré et que tu t'étais exilé en France puis qu'on t'a arrêté en 1928 en passant en Espagne, en t'impliquant sur un attentat contre Alfonse XIII. Un autre auteur, le fils de Horacio Prieto, écrit que « Los Solidarios » fondèrent, en France (1926), une Alliance Révolutionnaire qui fomentait un projet de libération de l'Espagne. Grosse polémique entre toi et Horacio Prieto, vu que celui-ci t'accusait de tendances bolchéviques. Si tu pouvais m'éclairer sur tout ça, tu me rendrais un grand service en remettant les choses à leurs places, sans pour autant être obligé de dire que c'est toi qui me donne les renseignements, c'est comme tu veux.

Un autre aspect important de ma biographie porte sur la question du Maroc. Il saute aux yeux que ce fut la CNT qui impulsa la première ce projet à travers le Comité Central des Milices

¹² : Durruti. Le pseudonyme de « Gori » est une abréviation de « Gorille », nom affectueusement donné faisant allusion à sa corpulence

(Toi, grâce à tes contacts avec des Marocains) et plus tard cela intéressa Largo Caballero lui-même, face à une évasion possible de Abd el Krim, par une ambassade que semble lui avoir présenté le leader socialiste Pierre Besnard au mois de septembre. Cette question est aujourd'hui très importante. Je l'ai traitée le mieux possible mais si tu me donnais plus d'informations la question serait mieux traitée et recouvrerait un intérêt majeur.

Santillan parle aussi d'un de tes projets de former un corps de guérilleros qui devait agir derrière les lignes ennemies, mais il ne donne pas beaucoup de détails sur le sujet. Il me semble qu'il faut faire ressortir le projet, et je le fais, mais je pense qu'il faut en dire plus historiquement. Je te charge de m'éclairer sur ce fait. Et enfin, il y a ce célèbre projet de prendre d'assaut la Banque d'Espagne, dont parle le même Santillan dans son livre « Pourquoi nous avons perdu la guerre ». On nous a beaucoup critiqués, nous les anarchistes, alléguant que nous avons commis les mêmes erreurs que les communistes. Je pense qu'il serait utile de rappeler ce projet et d'exposer le pour et le contre, si c'est bien un projet et non un rêve de Santillan.

Tu vois ? Tout cela touche la lutte sociale et son histoire. L'individu disparaît derrière les événements, même s'il en a été le moteur. Ce qui est important c'est l'élan collectif, même s'il est logique de reconnaître qu'il existe des individus qui poussent plus.

Je passe maintenant au second aspect de ta lettre, plus intéressant par la promesse qu'il cache.

J'ai des projets et du matériel, mais c'est le temps qui manque, car il faut que je gagne mon pain quotidien et que, ensuite j'écrive. Voyons ces projets : matériel accumulé sur l'Espagne clandestine (de 1942 à 1953 j'ai été emprisonné et lié à toute la lutte durant cette période) ; une monographie sur la FAI (que réclame la jeunesse d'Espagne) ; une monographie sur le Comité Central des Milices pour traiter le thème du pouvoir révolutionnaire¹³ (pierre angulaire d'aujourd'hui, d'hier et de toujours).

Au centre de toutes ces activités se trouve naturellement Barcelone et son drapeau rouge et noir. Quand j'aurai terminé ma biographie [de Durruti], je suis prêt à attaquer : Es-tu prêt à m'aider ? On peut prendre indifféremment le thème de la FAI ou du Comité Central des Milices. Les deux sont très importants.

Pour aujourd'hui c'est terminé, j'attends ta réponse.

Fraternellement.

[Sans signature ni paraphe]

¹³ : Les caractères gras ne sont jamais de Diego Camacho ou de Garcia Oliver mais de celui qui compile ce travail. Les textes soulignés sont toujours de Diego Camacho ou de Garcia Oliver.

2.4

Lettre du 3 décembre 1971

Diego Camacho (Paris) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique)

Cher compagnon,

Je fais un point et un aparté à propos du thème du « Gori », vu qu'il est déjà terminé et qu'il va bientôt sortir de l'imprimerie. Je vais t'envoyer un exemplaire pour qu'il t'arrive en premier, et si ça te dit, j'attends ta critique.

Le thème du CC des Milices (CCMA)¹⁴ sera, à mon avis, plus facile à traiter et je le terminerai rapidement, mais à dire vrai je suis au début de ma recherche de matériel. J'ai revu la collection du *Libertaire* et j'ai trouvé un de tes articles, dans lequel tu relates les événements du 18 juillet et des jours qui précèdent. Je ne connaissais pas cet article. Je le mettrai dans son entier lors de l'introduction que je dois faire de la monographie et cela viendra en témoignage direct.

J'ai lu le rapport de gestion de Pierre Besnard sur le Congrès de l'AIT de 1937 et aussi le rapport de la délégation espagnole (CNT) au congrès. Dans les deux rapports on trouve le thème d'Abd el Krim, mais dans celui de la délégation espagnole on parle d'un autre thème en relation avec le Maroc espagnol. Il s'agit des contacts que tu avais avec un mouvement plus extrémiste, nationaliste arabe, et il semblerait que ce fût avec ce mouvement, imposé par le CCMA, que fut signée une déclaration de principe dans laquelle était consigné que la révolution espagnole considérait sur un pied d'égalité ceux de l'autre côté du détroit.

Par la suite j'ai appris que, guidé par un délégué de la IV^{ème} Internationale (David Rousset), des représentants du Comité d'Action Marocain (Hamon Onazzani, Balajoj et Al Fassi) se rendirent à Barcelone et que (avec les mêmes ?) le Comité Central signa un pacte qui une fois connu à Madrid (Largo Caballero ou Giral) fut rejeté par le gouvernement sous la pression, semble-t-il, de Léon Blum. Voilà, en gros, les éléments que j'ai pu réunir et à partir desquels je commence ma recherche.

J'ai contacté le délégué de la IV^{ème} Internationale qui m'a promis des informations, Julian Gorkin m'a aussi promis de m'aider sur le sujet. Je pense prendre contact avec Al Fassi, qui vit à Rabat. Avec tout ce matériel¹⁵ en main je vais essayer de rédiger cet important chapitre, en lui faisant sortir tout le jus nécessaire. Mais je sais que tu es la pièce maîtresse du sujet et que mon information restera incomplète si tu ne m'aides pas comprendre tout le thème. Ce fut notre initiative, vous aviez les contacts avec le Maroc espagnol, avec les groupes anarchistes de là-bas, et vous vouliez aussi étendre la révolution au Portugal afin d'internationaliser notre problème, unique manière de rompre le cercle vicieux dans lequel, l'inertie du prolétariat international, nous condamnait à rester. C'est pourquoi, il est vraiment dommage que cette initiative des plus positive et qui montre la capacité politique de notre mouvement, soit minimisée dans mon étude par manque de soutien de sources historiques.

Réfléchis et penses-tu que ça vaut la peine de garder le silence sur ce thème. Crois-moi, je n'aurais pas insisté sur le sujet si je savais que tu étais en train de rédiger tes mémoires, mais aucun de vous (Fédérica, toi et d'autres qui ont joué un rôle décisif dans la révolution) ne se

¹⁴ : Comité Central des Milices Antifascistes de Catalogne (CCMA)

¹⁵ : Tout ce matériel est déposé dans les boîtes « Maroc » des Archives Abel Paz de AEP. Ces boîtes contiennent les brouillons, photocopies, divers papiers et correspondances utilisés par Diego Camacho pour la recherche et la rédaction de son livre *La question du Maroc et la République espagnole*. FAL, Madrid, 2000.

décide à écrire ; et une fois tous morts, on [perdra] une expérience des faits qui pourrait être instructive pour la génération actuelle, qui commence sérieusement à bouger en Espagne.

Prends comme tu veux mon insistance, mais en fin de compte pense que si j'insiste c'est parce que je veux et je lutte pour que les efforts, le sacrifice de centaines de milliers de compagnons morts sur la brèche, ne soit pas inutile et que reverdissent les idées libertaires en Ibérie.

Si tu restes muet après cette lettre, je comprendrai que, définitivement, tu te désintéresses de tout cela et qu'il est inutile que je te relance à nouveau. De toute manière, reçoit une forte embrassade de ton compagnon.

[Sans signature ni paraphe]



Diego Camacho

2.5.

Lettre du 9 décembre 1971

Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique) à Diego Camacho (Paris)

Cher compagnon Camacho,

Je n'ai pas répondu à ta lettre du 29 septembre dernier. Je viens de recevoir celle du 3 décembre courant. Eh bien, je répondrai aux deux en même temps.

Pour la première, je pense que tu as mal fait en changeant la mort de Durruti, uniquement parce que Santillan a écrit autre chose, tu n'aurais pas dû le faire. Après tout, Santillan n'était pas présent lors de la mort de Durruti. Comme toi, il rapporte des versions qui nous mènent à une vision plate et sans relief de la mort d'un héros. UN HEROS A CENT MORTS et ce n'est pas possible qu'il meure d'une seule façon. Comme tu peux le vérifier, après vos changements, vous n'aurez pas modifié, substantiellement, les faits, parce que l'histoire avance déjà, mélangée avec la légende, qui justement, donne de la couleur au héros.

Je ne me suis pas pressé pour écrire sur la mort de Durruti et sur d'autres de ses épisodes, justement parce que je ne les ai pas, non plus, vécus de près. J'espère recevoir l'exemplaire de la biographie que tu as faite, pour pouvoir te faire des commentaires. Passionnés, parce que la synthèse se trouve dans UN HEROS A CENT MANIERES DE MOURIR.

Essayons de clarifier le cas du Maroc. Des jours avant notre révolution, le compagnon des Arts Graphiques, José Margeli¹⁶, qui était très lié avec moi et avec notre travail, m'a présenté un certain Argila¹⁷ un Egyptien, professeur de langue à l'Académie Berlitz. Selon ce que m'a dit Margeli plus tard, Argila, et avant lui son père, étaient des membres importants du monde arabe, plutôt liés au Comité Panislamique qui travaillait à Genève.

Au début du mouvement [le soulèvement militaire de juillet 1936] et estimant que les membres du gouvernement de la République avaient peu d'idées, abdiquant continuellement, j'ai fait venir Margeli et Argila au Comité des Milices Antifascistes de Catalogne, dont je faisais partie et étais responsable du commandement du Département de la Guerre. J'ai demandé à Argila quelles étaient ses relations avec le monde officiel du panislamisme de Genève. Il m'a répondu qu'il en était l'agent officiel en Espagne et que, en tant que tel, il se tenait à ma disposition. Considérant que ce pouvait être important d'avoir des contacts avec les chefs de la conspiration arabe, je lui ai donné rendez-vous pour le jour suivant, si, avec Margeli, il était prêt à prendre la tête d'une mission chargée de monter une alliance active entre nous et le monde arabe.

En accord avec Argila et Margeli, j'ai posé le problème à Marianet¹⁸, en tant que Secrétaire du Comité Régional de la CNT de Catalogne et il était d'accord pour que je continue. Lors des réunions du Comité Central des Milices que nous avons tous les soirs, j'ai présenté les possibilités offertes par ce projet, et ils étaient tous d'accord et m'ont facilité la tâche.

¹⁶ : Cénéteste, linotypiste, franc-maçon, correcteur à *La Vanguardia*. Il a participé très activement à la grève à La Canadienne, paralysant les journaux et les tramways. Il est rentré au Syndicat des Arts Graphiques de la CNT dans les années vingt. Il a représenté le CCMA à Genève pour contacter le CAM et promouvoir une insurrection populaire au Maroc. Il fut le Secrétaire du Comité Central Ouvrier de *La Vanguardia*. Il s'est exilé en France, à St Domingue et finalement au Mexique.

¹⁷ : Note manuscrite de Garcia Oliver : Il s'agit du même Argila qui participa à la rédaction de la revue *Magreb*.

¹⁸ : Mariano Rodriguez Vazquez, à ce moment-là, Secrétaire régional de la CRTC, et à partir de 1936 Secrétaire National de la CNT.

Le jour suivant j'ai retrouvé Margeli et Argila. Je leur ai adjoint le compagnon Magriña qui était mon représentant¹⁹ au Département de la Propagande du Comité des Milices. Je les ai parfaitement informés de mes attentes pour Genève. Pourvus de cartes d'accréditation, de passeports et d'argent, ils sont partis. Quelques jours plus tard, ils sont revenus accompagnés par des représentants du Comité d'Action Marocain.

Peut-être que certains portaient les noms que tu cites dans ta lettre, je ne me souviens plus, vue que j'ai passé toute l'affaire, avec le Pacte signé et la photographie de la signature du Pacte, à Marianet, alors Secrétaire du Comité National, pour que ce soit envoyé à l'étranger avec toutes les archives. Je suppose que tout est gardé par l'Institut d'Histoire Sociale d'Amsterdam où se trouvent toutes ou presque toutes les archives du Comité National.

Je me rappelle avoir sympathisé avec un délégué marocain, à tel point qu'il me souhait toujours la Bonne Année. Il s'appelait Torres, je crois qu'il était le fils d'un grand chef marocain. Je leur ai expliqué mon plan, qu'ils ont écouté attentivement, qui consistait en :

Le Comité Central des Milices offrait de l'armement et de l'argent pour encourager une insurrection générale au Maroc contre les militaires de Franco et pour l'indépendance du pays. Ils pouvaient, à ce moment-là me demander les garanties qui leur semblaient nécessaires. Ils n'ont rien discuté. Ils m'ont simplement dit que leur mission était d'écouter mes désirs et mes propositions. Ceci dit, il fallait qu'ils reviennent seulement rendre compte devant le CAM, et que sur ce sujet, ils avaient été désignés par le Comité Panislamique, pour être le premier maillon de ce projet sur l'Espagne.

Quand ils sont revenus du CAM, ils ont exposé leur point de vue et leurs propositions sur mes propositions concrètes d'aides économiques et d'armement pour lutter, au Maroc, contre les militaires et pour l'indépendance de leur pays. Ça consistait en :

1.- Ils n'acceptaient pas, à ce moment-là, l'indépendance du Maroc, parce que, selon eux, leur indépendance attirerait, sur le Maroc, la domination de l'Italie ou de l'Allemagne, qu'ils considéraient comme pire que celle espagnole.

2.- Ils voulaient pour le Maroc, une autonomie semblable à celle que l'Angleterre avait concédée à l'Irak à l'issue de la première guerre mondiale.

3.- Si nous acceptions les deux premiers points, ils étaient disposés à souscrire ce Pacte, et qu'il entrerait en vigueur quand :

a) Il serait accepté et fait sien, par le gouvernement de la République Espagnole.

b) Le gouvernement de la République Espagnole réussirait, à son tour, à le faire accepter par le gouvernement Français.

[...]

¹⁹ : Notons la force de l'expression : Magriña ne représentait pas la CNT, il représentait Garcia Oliver.

2.6.

Lettre du 5 septembre 1972.

Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique) à Diego Camacho (Paris).

Cher compagnon,

Cela fait une quinzaine de jours que j'ai reçu ton livre DURRUTI. Je viens de finir de le lire. Mais avant, je suis allé à Paris et je suis passé deux fois à ton adresse du 2 rue de Dome, cette vieille maison avec des portes disproportionnées et une conciergerie toujours vide, sans qu'on puisse demander un renseignement. Finalement, lors de ma première visite, j'ai appris par une voisine du second étage, que, il y a quelques jours, elle avait été cambriolée, et que tu devais, effectivement, déménager pour vivre dans l'appartement en face des escaliers. J'ai glissé un mot sous la porte pour te saluer. Je suis revenu quelques jours plus tard pour avoir de tes nouvelles. La même voisine m'a confirmé que tu devais avoir déménagé à l'autre porte, mais il semblerait que tu ne l'aies pas fait ; j'ignorais donc totalement si tu étais à Paris ou en vacances hors de la ville.

J'aurais aimé discuter avec toi, même si je n'avais pas encore lu ton livre DURRUTI. Après avoir jeté un coup d'œil dessus, j'aurais pu te dire à peu près ceci : c'est une belle série B, mais pas une biographie. Comme série B – ça rappelle le livre à grand succès PAPILLON – avec un peu de chance et un peu de scandale, cela pourrait donner le « best-seller » de l'année, avec toutes ces omissions. Mais en tant que biographie de Durruti, c'est très mauvais, infesté d'erreurs, tant sur l'époque des «Solidarios » que sur l'époque de « Nosotros », et surtout sur l'époque de la révolution et de la guerre, où tu le situes entre les partisans de la révolution à outrance, parce qu'il ne vote pas le « tout pour le tout » proposé par Garcia Oliver, il se retrouve automatiquement du côté de la majorité, qui aspirait seulement, avec Santillan, Federica, Carbo et d'autres, à être de simples piliers de la République bourgeoise. Qui avait raison à l'époque ? Garcia Oliver, minoritaire et appuyé seulement par la Régionale du Bas- Llobregat, ou les autres, majoritaires ? Ce n'est pas à moi à donner la réponse parce que je serais alors, juge et partie. Il y a longtemps que les militants de la confédération auraient dû donner la réponse, à la lumière des terribles réalités que l'Espagne a subies et pour ce qu'a vécu la CNT dans sa chair pour sa défaite morale et idéologique. Mais le moins que l'on puisse attendre de ceux qui écrivent l'HISTOIRE, c'est qu'ils le fassent en se projetant dans le futur, sans stéréotyper les vérités comme si elles étaient gravées dans la pierre par la pointe du temps.

Je ne crois pas que tu sois le responsable d'une telle quantité d'inexactitudes dans ton livre. On a dû mal t'informer, délibérément. Et peu importe les noms de ceux qui l'ont fait. Je ne peux rentrer dans le détail des mensonges qu'ils t'ont distillés, il y en a tellement qu'il vaudrait mieux réécrire tout le livre. Bien sûr, ton livre est, techniquement, un bon feuilleton révolutionnaire, comme ils ont voulu faire de « Che Guevara » un saint, un autre grand mensonge de notre temps.

Je regrette de ne pas avoir eu l'opportunité de te connaître et embrassé, je te salue affectueusement, ton bien ami et compagnon.

[Signé et paraphé : **J. Garcia Oliver**].

Nota Bene : Si par hasard, tu n'as pas reçu mon mot de salutations glissé sous la porte, demande à José Martinez, de Ruedo Iberico, à qui j'ai demandé de tes nouvelles et où tu te trouvais.

2.7.

Lettre du 24 septembre 1972

Diego Camacho (Paris) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique).

Cher ami et compagnon :

Si ce fut pour toi un contre temps de ne pas me rencontrer à Paris, c'est pour moi la perte d'une opportunité que j'espérais depuis très longtemps jusqu'à avoir imaginé faire le voyage jusqu'au Mexique, dans le seul but de parler avec toi, ceci étant conditionné par la possibilité de faire des économies que jamais je ne pourrai faire.

Quelle malchance ! Mais pourquoi ne m'as-tu pas écrit avant ? J'aurais ajourné mon voyage en Italie. Je suis revenu d'Italie le 24 août et jusqu'au 11 septembre, je n'ai pas bougé de Paris. Mais, ce qui est clair, c'est qu'il y a eu des confusions. Nous avons changé de maison et j'ai laissé celle de la rue du Dôme à un ami – Celui qui m'a passé ton mot à mon retour d'un deuxième voyage que j'ai fait à Rome (du 13 au 15 septembre). Par contre, je ne comprends pas l'histoire avec la concierge [...]

Tu peux imaginer combien je regrette ce malheureux contretemps. J'espère, si tu décides de revenir, que nous nous organiserons mieux.

Je ne sais par où commencer ma réponse à ta lettre. Je dis dans mon livre : que tous les maux postérieurs avaient pour racine la malheureuse résolution prise lors de cette mystérieuse réunion, plénum ou quel que soit son nom, qui ratifia la création du Comité Central des Milices, laissant debout le gouvernement de la Généralité et donnant une existence aux partis politiques, à l'encontre, non seulement des théories révolutionnaires anarchistes, mais aussi de réalité même qui était manifestée dans la rue. Sans rentrer dans les détails, c'est ce que je dis, plus ou moins. Cela encore, dit d'une autre manière, je le répète dans cette entrevue que je te fais tenir avec Durruti dans ton bureau de Délégué à la Guerre. Je dis tout cela, parce que mon analyse de la révolution espagnole, et ce n'est pas d'aujourd'hui, coïncide avec la tienne. Il fallait alors jouer le tout pour le tout, mais avec un esprit créateur, dressant des organismes appartenant et nés dans la chaleur du processus révolutionnaire fortement ouvert à la suite de la proclamation de la II^{ème} République. Je parle d'esprit créateur parce qu'il fallait dépasser le concept d'organisation CNT-FAI, pour entrer dans la phase révolutionnaire de la fédération, avec ses différents niveaux, des comités d'usine et des comités révolutionnaires (de village et de lieux de production). De cette fédération et de cette expression de la volonté générale devait surgir l'organisme révolutionnaire qui serait le tout et surtout responsable pour le tout. En Catalogne, à cause de l'influence anarchiste et de la force du militantisme, tous ces organismes auraient été imprégnés de notre influence mais avec la particularité de ne pas représenter la CNT ni la FAI sinon la révolution. D'une telle attitude découleraient un tas de questionnements, mais le principal trouve une réponse dans la pratique de la classe ouvrière de Valence ou de Madrid, etc., qui outrepassa les leaders socialistes. Cette pratique, bien que très spontanée, s'explique fondamentalement par la prise en compte de la manière de faire en Catalogne. En se radicalisant en Catalogne, le processus révolutionnaire devait fatalement se radicaliser dans le reste de l'Espagne. La révolution reculant en Catalogne, elle reculait fatalement dans le reste du pays. Et c'est ce qui s'est passé. C'est cette théorie que respire mon livre à chaque page. Par-delà l'aspect anecdotique, on touche le fond du problème. Pourquoi Durruti incarne-t-il ce sujet ? Et par là, toutes les vérités que tu me signales. Je vais essayer de te répondre.

Je crois que dans une de mes lettres je te disais que le choix de Durruti obéissait au fait que sa popularité me permettait d'élaborer une étude qui pouvait, en mettant en avant nos

relations, influencer les nouvelles générations. C'était pour moi fondamental. J'ai commencé mon travail de recherche. J'ai accumulé beaucoup de documents : déclarations dans la presse, articles, discours, entrevues, etc. Je me suis appuyé sur des témoignages de compagnons qui avaient vécu ces événements, sur des lettres que Durruti a écrites à sa famille et les souvenirs de celle-ci sur la période avant 1921, sur la rencontre à San Sébastian avec Buenacasa. Aurelio Fernandez m'a aidé sur la première période de « Los solidarios » ainsi que les livres de Ricardo Sanz sur la même période. Pour les années de 1921 à 1923 (Saragosse) j'ai utilisé les mémoires de Clemente Mangado²⁰ membre du Groupe « Los Justicieros » (Les Justiciers). A un moment, Inocencio Pina²¹ représenta un élément fabuleux, cependant, dans un livre écrit par un commissaire de police de Saragosse, on parle de Inocencio pour l'attentat contre le cardinal, fait confirmé par les déclarations de Clemente Mangado. Tout ce matériel sur cette période me paraissait digne de foi, surtout après vérification de tout le matériel avec Garcia Vivancos, qui me précisa quelques faits, comme son voyage à Oviedo afin d'organiser la fuite de Torres Escartin.

Quant à l'Amérique, chapitre difficile, Vivancos, parmi d'autres, m'a aidé. Roberto Cotelo m'a envoyé une longue lettre, que je n'ai pas utilisée dans sa totalité, parce que c'était son souhait, sur le sujet de Buenos Aires. Pour ceux de Gijón (comme pour le problème des fusils), Aurelio m'en a beaucoup parlé et on trouve un récit complet dans *L'imparcial*, que je n'ai pas voulu utiliser complètement, pour ne pas faire un chapitre entier avec cela. J'ai gardé l'expropriation en troisième position. J'ai beaucoup d'anecdotes sur la période 1922 – 1924 que je n'ai pas racontées et qui auraient peut-être donné plus de vérité au récit. Il y avait le problème te concernant – que je t'ai posé – à savoir si tu étais en prison de 24 à 1931. Vivancos m'a certifié que oui et c'est pour cela que je contredis le fils de Horacio Prieto²² quand il te situe sur Paris en 1926.

Certainement que si tu m'avais aidé là-dessus, j'aurais pu rétablir plus facilement les faits, mais rappelle-toi que tu m'as dit que tu ne pensais pas opportun d'écrire l'histoire autour d'une personne, et qu'il valait mieux rétablir la vérité historique sous un angle plus général.

Pour la seconde période (République), je suis parti de témoignages, de discours, lettres de prison de Durruti, écrits de Paco, de notre presse, etc. En tenant compte de vos positions (« Nosotros »), de tes déclarations lors du Congrès de Saragosse, des deux insurrections, de l'article « Notre anarchisme » de Paco, j'ai pu établir, avec tout ce matériel, la dynamique du groupe qui ne peut être que tronquée si on la réduit à un maintien de climat prérévolutionnaire en Espagne. Ça, je pense l'avoir réussi. Naturellement, rentrer dans votre intimité, comment aurais-je pu le faire sans l'aide de quelqu'un ? Je ne pouvais faire plus que ce que j'ai fait, ce que me reprochent beaucoup de compagnons : considérer le groupe « Solidarios-Nosotros » comme un genre de moteur et d'axe dans le processus révolutionnaire espagnol.

La troisième période est la plus difficile et j'ai fait de mon mieux. C'est une période que j'ai vécue, qui est fraîche dans ma mémoire. J'ai eu beaucoup de problèmes à cause de la méconnaissance de faits que peu de militants maîtrisent entièrement, mis à part quelques privilégiés. J'ai essayé de deviner à l'aide de documents comme le rapport de Pierre Besnard sur le VII Congrès. Dans ce rapport, apparaît le problème du Maroc ce qui est devenu pour moi

²⁰ : Homme d'action des années vingt à trente. Membre du groupe « Los justicieros ». A combattu dans la Colonne Rouge et Noire.

²¹ : Membre du groupe « Los Justicieros ». Il défendait le concept de révolutionnaire professionnel.

²² : L'historien César M. Lorenzo. Le M. signifie Martinez. Le nom complet de Horacio était Horacio Martinez Prieto.

le fil conducteur. Besnard parle de son voyage à Madrid avec Durruti et des discussions entre toi, Durruti et Santillan, etc. Pour finir, c'est Santillan qui parle du projet d'attaque de la Banque d'Espagne dans son livre *Pourquoi nous avons perdu la guerre*. C'était, pour moi, important de connaître plus en détail tous ces problèmes, mais je n'ai pu aller au fond des sujets, parce que, je répète, tu ne m'as pas aidé, Santillan très peu et d'autres, comme tu dis, m'ont mal aidé. Que pouvais-je faire ? Rester les bras croisés ? Suspendre mon travail ? Considérer mes recherches comme inutiles, alors que j'ai risqué ma vie, cherchant pour mon propre compte, jusqu'à la découverte de la tombe de Durruti, sans que personne ne m'aide sur le sujet ? Je ne pouvais pas faire ça et j'ai publié mon travail. Que ce soit une mauvaise biographie infestée d'erreurs, à qui la faute ? Ça m'a coûté dix ans de travail et peu m'importe de consacrer trois ans de plus à corriger les erreurs dans l'édition espagnole, même si ça implique une reprise totale de l'ouvrage. Ce que je demande, c'est que l'on me signale, même sommairement, ces erreurs.

Pour le quatrième chapitre, La mort. Ma première préoccupation était de m'écarter des versions d'inspiration stalinienne qui sous entendaient que Durruti avait été assassiné par ses propres compagnons. Je crois l'avoir bien fait. Maintenant, le « mystère » de sa mort reste en suspens. J'ai questionné plusieurs fois Santillan et d'autres compagnons, mais il est impossible d'avoir quelque chose de clair. Cependant, Santillan a écrit une lettre, publiée en Espagne, qui maintient la théorie de l'accident. Rudiger, à l'occasion, m'a écrit de m'adresser à toi, car tu étais la personne la plus indiquée pour me sortir de cette impasse. Quand je l'ai fait, tu m'as dit qu'un homme pouvait mourir de mille manières différentes, restant toutes des morts héroïques (je cite de mémoire). Germinal Gracia²³ vient de publier une critique de mon livre. Il corrobore tout sauf la mort, car il considère qu'en donnant la version officielle, je trahis l'histoire. Il dit que toi, comme Santillan, lui aviez donné la version de l'accident, mais que lui ne la croyait pas. Il se demande si un tir malheureux de Manzana ne serait pas plus près de la vérité. Il me reproche de ne pas retenir cette théorie, ou version. Je me demande, car personne jusqu'à aujourd'hui, ne m'avait parlé de cette version Manzana. Mais je te confesse que mes recherches m'ont poussé à me méfier de lui. Par contre, j'ai cherché sur les activités du sergent et j'ai appris que, après la mort de Durruti, le CP de la FAI (Escorza) l'a pris comme conseiller technique militaire ou quelque chose comme ça. Ça m'a surpris, car c'était faciliter le travail des staliniens... j'ai coupé court et j'ai maintenu la version officielle. Ai-je mal fait ? Je ne crois pas.

Parlons du dernier point. Cela m'a coûté beaucoup de censurer vos discours et déclarations au sujet de Durruti, d'éliminer des écrits journalistiques, y compris pour Emma Goldman, les phrases pompeuses du culte de la personnalité. Et malgré tout, sans le vouloir j'en ai fait un « santon ». Sincèrement, n'aviez-vous pas déjà fait un mythe de Durruti ? Il suffit de relire les écrits pour s'en convaincre. Je n'ai pas voulu en faire un santon, mais un révolutionnaire qui, selon certains, a eu la chance, comme Ascaso, de mourir à temps. D'avoir vécu... Mais la divination ne fait pas partie de mon sujet.

Juan mon ami, voilà ce que je peux respectueusement te dire sur mon propos. Sincèrement, est-ce que tu continues de penser que c'est une mauvaise biographie ?

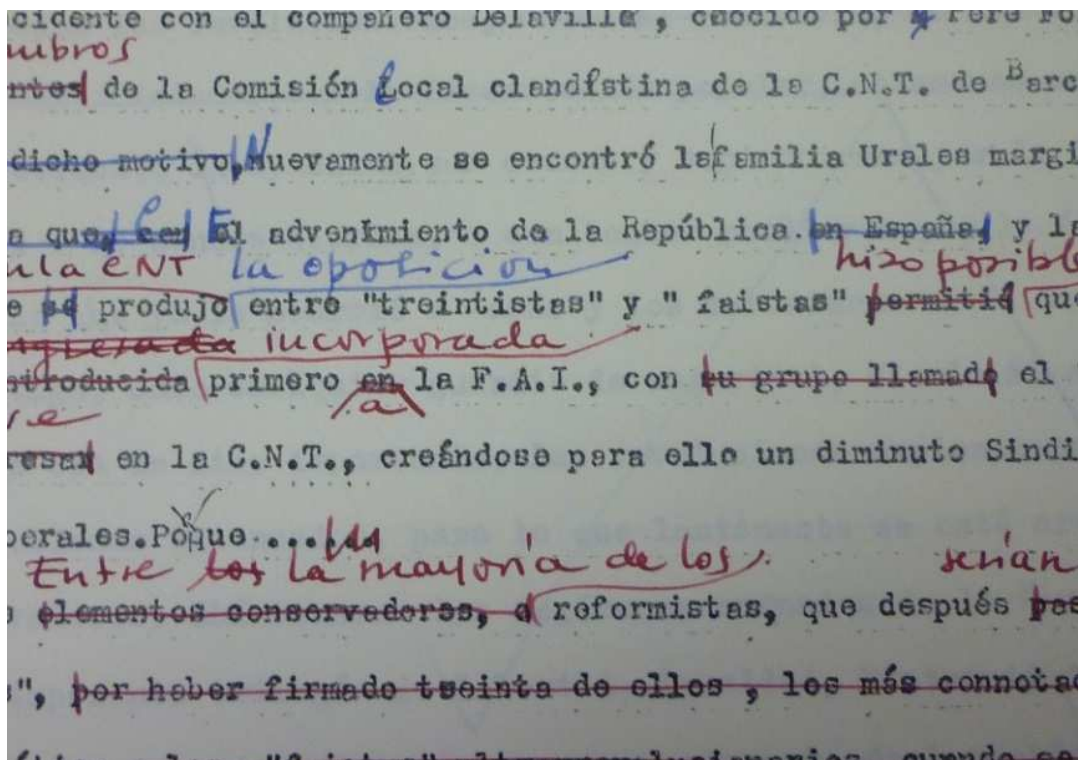
Mon travail sur le Comité Central des Milices reste d'actualité. Je veux exposer, dans une première partie, ce qu'il a été, et, dans une deuxième, ce qu'il aurait dû être et comment il

²³ : Germinal Gracia utilisait le pseudonyme « Victor Garcia » et fut membre du groupe « Les Don Quichottes de l'Idéal » avec Abel Paz, Federico Arcos et Liberto Sarrau.

est devenu, du coup, un frein ou même la tombe de la révolution. Je serai dur sur le sujet car je veux faire une critique constructive. J'attends de toi une aide efficace, si ce n'est par un récit, que ce soit en répondant à quelques questions. J'aimerais d'ailleurs connaître ton opinion sur le tout pour le tout. Comment voyais-tu ce tout ? Quelle organisation avais-tu prévue ? Comment pensais-tu porter en avant la révolution ?

J'estime ton aide indispensable, car je ne veux pas commettre de nouvelles erreurs en corrigeant moi-même les pages. J'attends avec impatience ta réponse. Avec une embrassade qui n'a pas pu se matérialiser, je te salue fraternellement.

[Diego Camacho]



Détail des corrections du manuscrit de JUAN Garcia Oliver.
(Manuscrit déposé aux archives de AEP)

2.8.

Lettre du 25 septembre 1972

Diego Camacho (Paris) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique)

Cher ami,

Je regrette énormément ce malheureux contretemps qui a empêché notre rencontre, surtout de ne pas avoir rencontré la concierge qui avait mes nouvelles coordonnées. Le 24 août, j'étais à Paris après un séjour en Italie. J'y suis resté jusqu'au 11 septembre. J'ai chargé la concierge de donner ma nouvelle adresse et mon téléphone à ceux qui me cherchaient. C'est l'absence de cette personne qui a impliqué l'impossibilité de notre rencontre. Se lamenter ne sert à rien. Si une autre fois tu reviens à Paris, essaye de prévenir suffisamment à l'avance.

Je ne crois pas que la comparaison soit juste. Mon « Durruti » n'a rien à voir avec « Papillon » et encore moins ne veut prétendre se convertir en « best-seller », même avec du scandaleux. « Papillon » est un livre de peu d'importance, alors que « Durruti » est dans le pire des cas « un bon feuilleton révolutionnaire » au nom de quoi il fut boycotté par la presse bourgeoise. Il y a certainement – tu es le mieux placé – des erreurs et des inexactitudes dans les faits, mais pour la mise en perspective historique et dynamique, tant pour « Los solidarios » que pour « Nosotros », je crois avoir bien saisi le contexte de l'époque.

Je ne savais pas que Durruti s'était désolidarisé de toi lors de cette réunion, vu que l'on m'a affirmé le contraire et que toutes ses déclarations et entrevues publiées dans la presse manifestent toujours son inébranlable foi en la révolution. Je ne crois pas avoir fait de Durruti un santon, au contraire, j'ai essayé de l'humaniser, de le descendre de son piédestal où l'avait hissé la propagande de toute notre presse. J'ai expurgé toute les citations, références et phrases pompeuses qui me semblent démesurées pour des anarchistes. Je regrette que tout un travail d'une dizaine d'années soit condensé dans « une très mauvaise biographie ». J'en assume la responsabilité puisque je l'ai signée, mais la faute de tout cela, détail après détail, revient à tous ceux qui ne m'ont pas aidé quand ils le pouvaient, quand je les ai sollicités. Mais ceci est déjà, pour moi, du passé. Ce qui compte maintenant c'est le futur. Je dois publier la version espagnole qui sera d'une certaine façon la version définitive. Si tu peux m'aider à corriger les erreurs je t'en serai énormément reconnaissant car mon but n'est autre que d'approcher le plus possible la vérité.

Mon nouveau travail, comme tu sais, porte sur l'étude du « double pouvoir dans l'Espagne révolutionnaire », en prenant comme base essentielle le Comité Central des Milices de Catalogne. Cette étude se fera à deux niveaux : historique et critique. La première, pour commencer, racontera ce que fut le CCMA. La deuxième partie exposera pourquoi ce ne pouvait pas être une organisation révolutionnaire, mais plutôt un frein à cette révolution. Ma critique sera délicate car reposera sur la réunion à laquelle tu fais allusion. Naturellement, je n'irai pas plus loin que ce que dura cet organisme, c'est-à-dire que j'arrêterai au début d'octobre avec la formation du premier Conseil de la Généralité. Le reste ne m'intéresse pas car ce n'est que les conséquences de ces faiblesses premières.

Une fois ceci dit, j'insiste encore –Veux-tu m'aider en répondant à quelques questions concrètes ? De plus, je crois que tu es le plus indiqué pour l'écrire. Et si tu prends cette responsabilité, je me mets à ta disposition pour t'aider sur ce que tu m'indiqueras. Mais il faut

le faire, non seulement d'un point de vue historique, mais aussi comme leçon à tirer pour les jeunes générations car la lutte ne s'arrête pas avec nous mais elle continue perpétuellement²⁴.

J'attends ta réponse, mais quelle qu'elle soit, peux-tu me donner les informations suivantes : ta date de naissance, le lieu, la date de ton entrée dans l'Organisation, les dates de ta domiciliation à Barcelone.

Dans l'attente de ta réponse.
Je t'embrasse très fort. Ton ami
[Sans signature ni paraphe]



Ministre

²⁴ : La générosité et la conception militante de l'historien sont ici patentes et superbement décrites par Abel Paz

2.9

Lettre du 7 octobre 1972.

Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique) à Diego Camacho (Paris)

Cher ami,

Je réponds à ta lettre du 25 dernier que je trouve emplie de contrariétés dues aux jugements que j'ai portés, dans ma dernière lettre, sur ton livre DURRUTI. Mais tu dois prendre en compte :

Que je ne t'ai pas demandé de l'écrire.

Que je t'ai dit que j'étais contre les biographies élogieuses, **parce que je suis partisan de ce qui est collectif**²⁵.

Parce que je ne crois pas, vu l'état d'abattement par lequel passe notre mouvement, qu'il faille l'aggraver par ce type de littérature.

De toute façon, je ne peux ni ne veux demander que quiconque le fasse. De plus si quelqu'un le fait et me demande ensuite mon avis, j'attends que l'on me laisse le lui donner en toute liberté. Bien sûr, avec une vraie objectivité. Voyons :

Tu passes légèrement sur le fait que **Durruti aurait manifesté, par son silence, son désaccord avec Garcia Oliver, sur un sujet aussi important que de jouer « le tout pour le tout »**, c'est-à-dire choisir entre la révolution intégrale communiste libertaire ou devenir des espèces de sections d'assaut de la société bourgeoise. Ce qui serait logique, vu la portée définitive des deux positions, c'est que tu exiges de Peirats, qui passe quasiment sous silence cette assemblée [du] Plénum des Locales et Régionales²⁶, qu'il te laisse voir et lire les Actes de ce Plénum, en supposant que en tant que commentateur historique de la CNT (ou de la famille Urales), il doit posséder toutes les archives des Comités régionaux de la CNT-FAI.

Et tu aurais pu prendre connaissance du contenu du discours de Garcia Oliver, de plus d'une heure en appui de ses thèses, face aux pauvres arguments avancés par ses opposants comme Santillan, Federica, etcetera. Tellement pauvre qu'au moment d'écrire son histoire de la CNT, Peirats et les autres, escamotèrent totalement cette Assemblée [ou] Plénum ainsi qu'une autre²⁷ qui s'est immédiatement tenue et où on ratifia mon point de vue face à la bêtise de Marianet qui soutenait que sans jouer le tout pour le tout, nous pourrions quand même contrôler la situation politique depuis la rue. J'ai dû objecter que de tels propos n'étaient pas sérieux, que c'étaient plutôt des « gitaneries »²⁸ vu que l'ensemble des problèmes d'une révolution – voir ce qui s'est passé en Russie – **exigeait la prise du pouvoir révolutionnaire par la CNT** ou bien, l'intégration d'un pouvoir révolutionnaire où la CNT gouvernerait avec la participation des secteurs politiques proches²⁹. Tous ces problèmes ont été escamotés par ceux qui ont initié la contre révolution au cœur du Mouvement [Libertaire], falsifiant les mandats des Locales et

²⁵ Les caractères en gras sont toujours de Guillamon, ceux soulignés sont le texte original.

²⁶ Plénum des Locales et Régionales du 21 juillet 1936.

²⁷ Réunion de notables du 23 juillet 1936. Première réunion secrète du Comité des comités. Pour plus de détails sur ce thème, on peut consulter les conclusions du livre de Guillamon Agustin : *La révolution des comités. Faim et violence dans la Barcelone révolutionnaire. De juillet à décembre 1936*. Aldarull, Barcelone, 2012.

²⁸ Mariano Rodriguez Vazquez (« Marianet ») était d'origine gitane.

²⁹ Garcia Oliver essaye de nous tromper en considérant comme identiques ou comme très similaires, deux positions tant dissemblables et différentes : prise du pouvoir par la CNT ou gouvernement de collaboration de la CNT avec le reste des forces antifascistes et le gouvernement de la Généralité. On ne peut comparer la prise du pouvoir par la CNT, avec la mise en place inévitable d'une dictature de classe et l'entrée de la CNT dans le CCMA qui est un organisme de collaboration de classe, avec son inévitable soumission idéologique au programme bourgeois d'unité antifasciste qui avait comme unique objectif de gagner la guerre contre le fascisme avec l'inévitable abandon de tous les principes libertaires et révolutionnaires.

Régionales car ceux qui ont voté n'avaient pas consulté les assemblées, qui sont la base de l'Organisation.

Tu peux penser ce que tu veux, mais en tant qu'auteur tu dois la vérité. Je t'ai dit que tu avais été mal renseigné. Délibérément mal. Par exemple :

Les attentats de Manresa, de Regueral et du cardinal Soldevila, n'ont pas été perpétrés par « Los Solidarios » proprement dit. Celui de Manresa fut l'œuvre de l'Organisation locale, de même pour celui de Saragosse. Celui de Regueral est une initiative personnelle de deux membres des « Solidarios ». « Les Solidarios » n'ont pas été si importants que l'on prétend, même si des membres ont participé à telle ou telle action « Les Solidarios » ne sont jamais intervenus sur les événements d'Amérique ou de France, car le groupe fut dissous au moment où quelques-uns de ses membres ont quitté l'Espagne et il ne s'est jamais reconstitué même au moment de la République.

Ascaso et Durruti n'ont pas participé à la préparation de la manifestation du 1^{er} mai [1931] à Barcelone. Pour la bonne raison que ces compagnons s'étaient alignés sur la majorité, avec Pestañas et les autres compagnons chargés d'organiser les Congrès de la CNT et de l'AIT. Et ils n'y ont pas été représentés. Seul Garcia Oliver, a assisté, comme délégué, non pas de Fabril, comme tu dis, mais du Syndicat du Bois de Barcelone, où il exposa, à ce moment-là, la conception « FAIste ».

Je ne suis jamais intervenu dans la nomination du compagnon Ricardo Sanz pour remplacer Durruti après sa regrettable mort. Cependant, Sanz méritait sa désignation, démontrant par la suite ses bonnes capacités de commandement, meilleures même que Durruti. La pitrerie que tu m'attribues est fautive, imaginant un sketch que j'aurais monté en voulant laisser tomber le Ministère de la Justice pour aller occuper le poste de Durruti. Décidément tu ne captes pas les manières d'être de Durruti et Garcia Oliver. Pour te donner une idée, il faut que tu imagines deux points à 180° l'un de l'autre. Bien sûr, pour donner une apparence de grandeur, on te ment en disant que Largo Caballero avait conditionné l'entrée de la CNT au gouvernement au départ de Durruti sur Madrid. Et que, à Madrid, le gouvernement et la foule étaient fous de joie à l'arrivée de Durruti. Rien de tout cela n'est vrai. Ni le gouvernement, ni la majorité des gens ne voulaient avoir à faire avec des Catalans. De son côté, **le gouvernement d'alors, n'attendait rien de la CNT, mais, avec l'aide des brigades internationales, espérait en finir avec nous autres.** Mais tu ne peux pas comprendre les conséquences des événements que nous avons vécus, ni la profonde tragédie que certains de nous ont endurée. Tu pourrais le comprendre si tu ressentais véritablement l'importance de ce Plénum des Locales et Régionales qui vota contre la proposition de Garcia Oliver. En réalité, **après ce vote antigarciaoliveriste, tout ne fut qu'une grande comédie**³⁰, disons plutôt une grande tragicomédie, un gouffre où s'effondra ce qui fut un grand mouvement anarchosindicaliste, unique dans l'histoire sociale du monde. Tu comprends ? Ce fut grand et unique parce qu'il y a eu beaucoup de sacrifices, et non un seul³¹.

Franchement, je ne pense pas collaborer avec toi sur le livre sur le Comité Central des Milices Antifascistes de Catalogne. C'est comme si on parlait à Janus de son autre face, la véritable, celle de notre mouvement. Malheureusement, il est mort grâce aussi au travail des Santillan, Federica et compagnie, car nombreux étaient les soi-disant révolutionnaires.

Mais tu es libre de faire ce que tu veux. Il y a déjà des milliers de livres publiés sur notre révolution et sur notre guerre. Beaucoup d'autres seront publiés, parce que ce fut l'événement le plus important de toute l'histoire de l'humanité. Imagine donc l'importance que cache la

³⁰ Mise à part toute considération historique, l'égoïsme de Juan Garcia Oliver est insupportable.

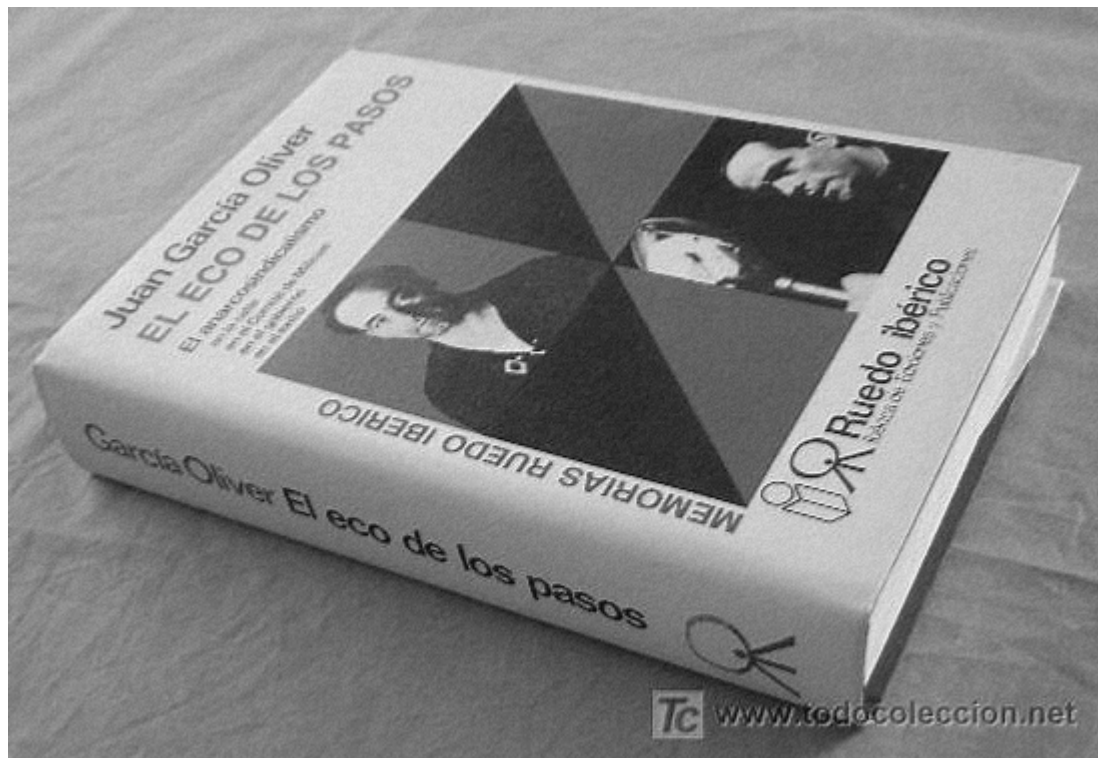
³¹ Ça ressemble à un reproche que fait Garcia Oliver à Diego Camacho sur une glorification **individuelle** de Durruti au détriment de la prise en considération du sacrifice de vies et la résistance de Madrid comme un **geste collectif**.

dissimulation³² des Actes du Plénum de la Région de Catalogne et les manipulations de celles-ci pour faire briller quelques familles et personnalités. Dans un de ces Actes, tu trouverais que Durruti fut jugé pour incompétence sur le front d'Aragon car, selon certaines Locales et Régionales, la direction des opérations, sur le front, était catastrophique. Durruti a voulu renoncer au commandement de sa Colonne et Gregorio Jover, du Comité Régional, s'est proposé de le remplacer.

Je regrette de ne pas avoir eu l'occasion de te connaître et de te saluer lors de ma visite à Paris. Et si ça peut te réjouir, sache que je n'ai rendu visite à aucun autre compagnon.

Je t'embrasse fort. Ton ami et compagnon.

[Signé et paraphé : **J. Garcia Oliver**]



L'écho des pas.

³² Si cette dissimulation «était vraie, elle se serait produite obligatoirement pendant la Guerre civile et non pendant l'exil. On les retrouverait dans des archives personnelles, extérieures aux archives d'Amsterdam, ou bien elles auraient été détruites.

2.10

Lettre du 22 octobre 1972

Diego Camacho (Paris) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique)

Cher ami,

Effectivement, ton jugement est juste et je n'ai pas d'amertume, je me reproche seulement de ne pas avoir pu réaliser ce travail comme je le souhaitais, c'est-à-dire, le plus objectivement possible. Ceci dit, je passe au sujet essentiel.

Le problème qui me préoccupe depuis longtemps concerne le revirement qui, à partir des comités et des réunions restreintes – sans participation de la base-- fut mis en place par l'Organisation avec ses conséquences sur la révolution. Au début (je fais référence à cette époque) c'était quasi instinctif, sans prendre en compte l'exactitude des faits, du fait de l'exil. Alors, quand j'ai pu me documenter et réfléchir sereinement, ce revirement a pris toute son importance, car il touchait, non seulement, tout notre mouvement libertaire espagnol, mais parce que, d'une certaine manière, il influait aussi sur l'international en traînant, avec lui, le trouble qui dominait le nôtre. J'ai essayé de comprendre le climat, les arguments et analyses qui servirent de base aux plus responsables du mouvement anarchiste catalan, trahissant la confiance que leur faisaient les militants, pour décider : **Il n'y a pas de communisme libertaire**³³.

Je sais que dès le début se sont affrontées deux ou trois positions : la tienne et celle que j'appelle celle de Santillan, considéré comme notre meilleur théoricien. C'est-à-dire, **la dictature anarchiste ou la collaboration politique**. Ça, c'était clair, mais ce qui ne l'était pas, et qui ne l'est toujours pas, c'est que, depuis toujours, nous avons préconisé la révolution sociale. Beaucoup de compagnons sont tombés les armes à la main, ou ont pourri dans les prisons, en cherchant à la provoquer. Alors quand cette révolution sociale, grâce à des circonstances propices, prend la rue, encore plus radicale que les insurrections précédentes, comme celle des Asturies en 1934, on donne un grand coup de frein qui déstabilise tout l'équilibre théorique, philosophique et pratique, jusqu'à l'extrême de ne l'avoir toujours pas récupéré. Je me demande quels arguments, quelle analyse, a-t-on pu opposer à ta position, c'est-à-dire, au peuple qui luttait et voulait la révolution ? C'est cette analyse que je voulais et que je veux connaître. Pour ma part et en sophistiquant la chose, je pense que l'on a pu prétexter un contexte international, un assouplissement du prolétariat mondial, la défaite récente du prolétariat français, trahi par Blum et Thorez, mais cette analyse qui se veut politique ne cadre pas avec le côté révolutionnaire et encore moins avec nos théories, comme celles développées par Bakounine ou Kropotkine pour ne citer qu'eux. Il fallait donc plus d'analyse, aller plus en profondeur... Arrivé à ce stade, j'ai commencé à questionner les compagnons les plus proches : Juanel, Fédérica, Peirats et autres. Tous m'ont fait la même réponse : je n'étais pas présent à cette réunion. Même Santillan m'a écrit que les choses se sont déroulées tellement rapidement, qu'il peut à peine se souvenir de ce déroulement, jusqu'à ne pas savoir s'il y eu réunion ou pas. C'est trop, il semble même que l'on doute qu'il ait eu des actes, chose étrange quand on connaît notre propension à publier des actes. Quand je me suis renseigné auprès de Peirats – étant donné qu'il est, comme tu dis, l'historien du mouvement - il m'a répondu qu'il **n'avait pas pu consulter les archives de l'Organisation**, car ces archives se trouvaient stockées à Amsterdam

³³ Les caractères en gras sont toujours de Guillamon, ceux soulignés sont le texte original.

et que, là-bas, ils avaient ordre de ne pas autoriser leur consultation par quiconque. En résumé, qu'il avait travaillé à partir des archives de Lapeyre et Renée Lamberet, particulièrement avec celles de cette dernière vu l'intérêt que porta Pou à envoyer des doubles. Quant au fameux acte du non moins fameux [plénum], rien ! Voilà comment les choses se sont présentées et où elles en sont. Faute de documents, il ne reste plus que de partir d'un point objectif, en reconstruisant à partir des témoignages, mais à condition que ces témoins aient le courage de dire : Oui, j'y étais et je pensais ceci et cela pour telle et telle raison, etcetera.

Mis à part tout cela, toute véritable tentative d'analyse sérieuse de la révolution espagnole, doit prendre comme point de départ ce moment historique avec cette décision historique, ce qui implique certaines considérations sur l'idéologie dominante de la CNT et de la FAI, sur les conceptions du militantisme et des formes d'organisation, tant au niveau syndical que spécifique, ainsi que sur le concept théorique de révolution au sein de l'idéologie dominante dans la Confédération. Jusqu'à présent, il y a une seule personne qui a mené cette analyse, et encore de manière insuffisante à mon avis, c'est le compagnon anglais Vernon Richards avec « ses leçons de la révolution espagnole ». De notre côté, aucun Espagnol n'a mis le doigt dans la plaie... Pas même Peirats, après avoir été dans l'opposition pendant ce conflit idéologico-révolutionnaire. D'un autre côté, l'unique conséquence de cette analyse fut celle qui fut avancée par les partisans de la collaboration politique, au moment où la révolution et la guerre avec elle étaient perdues. Cette analyse voulant reposer sur la base de « la guerre continue » était faible à ne pas être révolutionnaire, et même opportuniste.

Le comportement, les attitudes et leurs dérivés, des militants anarchistes à cette époque ne peuvent se comprendre dans leur globalité, si l'on ne se questionne pas sur les vieux concepts, questionnement qu'il est urgent de se poser, à mon avis, pour tirer des leçons pour les futures générations, mais aussi pour l'équilibre de la théorie anarchiste devant laquelle s'ouvre de prospères perspectives, après l'échec du marxisme et son évolution vers des conceptions plus libertaires, ce qui équivaut à une révision du marxisme d'où son fondateur ne sort pas indemne.

Après toutes ces considérations qui seront la colonne vertébrale de mon étude future, je reviens au début de ta lettre.

Mettons de côté la façon dont s'est construit le Comité Central et voyons les possibilités qui s'ouvriraient pour l'opposition, c'est-à-dire toi et Hospitalet (Xena ?). Je me souviens que lors de la sortie du livre de Pierre Besnard sur la fonction économique des syndicats dans la révolution, il y eut une forte polémique dans, je crois, *La revue blanche*. On reprocha à Besnard, le développement d'une théorie syndicaliste, qui n'avait rien d'anarchiste, puisque on ne pouvait anticiper un schéma économique de la révolution car cela devait découler de l'initiative populaire pour faire émerger de nouvelles formes d'organisations économiques et politiques (même si pour la dernière on ne disait rien de précis). Je veux dire en cela, que si on ne révélait pas le rôle de la CNT en tant qu'organisation syndicale, on la laissait, après la révolution, comme **dissoute dans la nouvelle organisation qui jaillirait des Comités d'usines, des ateliers, des entreprises, etc.** Ce problème n'a jamais clairement été abordé et quand on parlait du tout pour le tout, c'était à partir de la base CNT-FAI et non d'une réalité qui dépasserait [déborderait] les deux organisations : **incorporation massive des travailleurs, car beaucoup d'entre eux étaient absents du milieu organisé. La réalité créée par la révolution était différente de celle qui existait avant le 18 juillet**, c'est-à-dire que l'homme n'était plus considéré à différents niveaux, mais bien comme un seul : producteur et consommateur. C'est à ce titre qu'il devait s'organiser dans l'usine et sur son lieu de résidence. Sa personnalité

résulterait de sa nouvelle vie. Toutes les vieilles organisations et partis politiques se retrouveraient, de fait, hors de la réalité sociale créée. L'organisation révolutionnaire généralisée à tous les niveaux, de l'usine et du quartier jusqu'à la fédération locale, y compris pour les provinces et les régions, ne pouvait être que la représentation de cette réalité. Tout mélange de corps séparés de cette réalité (les partis politiques) serait une mystification de la réalité et laisserait prendre pied à la contre-révolution. Pour clarifier, entendais-tu, par-là, que l'organisation révolutionnaire devait être l'expression de la base, dirigée par elle-même et responsable devant l'assemblée régionale des conseils ouvriers et des communautés urbaines ? Ce n'était, en fait, que la première phase du communisme libertaire³⁴. En supposant que mon raisonnement soit parallèle au tien de cette époque, quelles possibilités voyais-tu pour attirer le reste du prolétariat espagnol, par-delà l'UGT et le Parti Socialiste, tout en défendant nos frontières et en abrégant la lutte contre les factieux ? Comment pouvait-on internationaliser le conflit en cherchant des alliés hors de chez nous ? Je pense que poser ces questions, sans perdre de vue le contexte international et national de cette époque, est positif pour éclairer des bouts d'histoire de notre révolution qui restent obscurs.

Je passe, maintenant, à la suite. Il est possible que je me sois un peu laissé influencer par la légende, cependant, les témoignages écrits abondent dans le sens de mes erreurs. Par exemple, Ricardo Sanz présente l'action de Manresa comme tienne avec Paco. J'ai lu des choses identiques ailleurs.

Pour Soldevila, je crois que l'on ne peut nier la participation de Paco et de Escartin. Le fait que ce ne soit pas une décision commune, n'empêche pas que ce soit une initiative prise par des membres du groupe, aidés par des compagnons de Saragosse.

Aurelio m'a donné un témoignage écrit dans lequel il parle d'un projet d'attentat contre Anido à San Sébastian. Quant à celui de Gijon, tu en as toi-même parlé à plusieurs occasions, même en étant ministre lors d'un discours pour les futurs officiers de l'Ecole Populaire de la Guerre.

Juanel parle de cette manifestation du 1^{er} mai où Durruti est intervenu, selon une de ses lettres, lors du meeting des Beaux-Arts (je fais référence à une lettre de Durruti). Juanel dit que c'était la première fois que l'on a sorti le drapeau rouge et noir lors d'une manifestation en Espagne et que les couleurs ont été choisies par le syndicat de la Construction de la rue Mercaders. Il semblerait que ce soit la veille que vous ayez choisi la composition des couleurs. Si ces faits sont vrais, c'est important.

Je pensais que « Nosotros » était la continuation de « Los Solidarios », rejoint par d'autres compagnons comme Ortiz. Ce sont des informations données par Vivancos et Sanz.

C'est Ricardo Sanz qui parle de cette nomination³⁵. Je n'ai jamais véritablement pensé que ce puisse venir de toi puisque ça devait venir du Conseil de Défense de Catalogne, c'est-à-dire de Santillan avec Sandino.

³⁴ Nous sommes devant **une brillante réflexion de haut vol et haute portée** de Diego Camacho. La réalité qui a surgi après l'insurrection victorieuse des 19-20 juillet 1936 fut totalement différente de celle qui existait avant le 18 juillet : La CNT-FAI devait-elle en tant qu'organisation ouvrière parmi d'autres, pour se transformer en levain d'une massive révolution prolétarienne, favoriser l'apparition des organes uniques du pouvoir prolétarien, par-delà les différents partis et syndicats antifascistes, alors obsolètes ?

³⁵ Il fait référence à la nomination de Ricardo Sanz comme délégué de Colonne, après Durruti.

Pour ce qui est de la pitrerie³⁶ –je suis d'accord avec toi et j'ai corrigé, avec d'autres choses, dans l'édition espagnole.- c'est de Cipriano Mera en tant qu'auteur. Il parle dans ses mémoires de guerre que j'ai pu consulter, de cette entrevue entre toi, Fédérica et Maryanet, le 20 novembre au matin à Valence.

Bien que tu ne veuilles pas collaborer avec moi sur ce travail, je me félicite d'avoir réussi à s'écrire et à se connaître, ce qui, j'espère, sera la base d'une amitié fraternelle. C'est ce que je souhaite, indépendamment de l'aide que tu aurais pu m'apporter.

Dans l'attente de tes nouvelles, reçoit une forte accolade de ton ami.

[Sans signature, paraphé]

PS : La bande de ma machine commence mériter un remplacement, pardonne-moi si je t'envoie la copie qui se lit mieux.



Baiser de la victoire à Garcia Oliver

³⁶ Il fait référence à l'affirmation de Diego Camacho, quand il décrit une scène où il montre Garcia Oliver annonçant qu'il quitte le Ministère de la Justice pour prendre le poste de Durruti.

2.11.

Lettre du 22 novembre 1972

Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique) à Diego Camacho (Paris)

Cher ami,

Je commencerai par où se finissait ta lettre du 22 octobre dernier, très intéressante, c'est sûr, par laquelle **tu montres de véritables capacités d'écrivain, vu que tu sais penser et réfléchir**. Dommage qu'il n'en soit pas toujours de même pour les compagnons chez qui on trouve une petite, une très petite, capacité intellectuelle.

Je crois que Mera est encore vivant et que tu dois pouvoir le rencontrer sur Paris. Dis-lui que je t'ai dit que ce que tu racontais sur ce qu'il s'était passé à Valence alors qu'il nous narrait la mort de Durruti, n'était pas vrai. Mais j'insiste sur le fait qu'il est très important qu'il te dise la vérité sur ce que je lui ai dit et sur l'incident violent qui se produisit quand je lui ai dit **QUE JE N'ETAIS PAS DURRUTI ET QUE LUI, MERA, DEVAIT APPRENDRE A FAIRE LA GUERRE SANS FAIRE TUER TANT DE COMPAGNONS, AVEC SA TACTIQUE DE GUERRILLA PERDUE A TRAVERS CHAMPS**. Qu'il te dise aussi l'influence de ce que je lui ai dit sur sa façon de penser, puisque il fut le premier à accepter le grade de lieutenant-colonel, déclarant : **QUE LE COMPAGNON GARCIA OLIVER ME PARDONNE POUR AVOIR CRIE AU CONGRES DE SARAGOSSE : DE QUELLES COULEURS VOULAIT-IL SES GALONS !**

Je n'arrive pas à prendre au sérieux le chapelet de bêtises écrit par Ricardo Sanz dans le livre auquel tu fais référence. Le ramollissement cérébral dont il souffre lui permet de signer n'importe quelle ânerie que lui écrit son chef d'état-major qui, semble-t-il, se venge d'avoir été commandé par un chef de division d'origine ouvrière. Il en est de même pour l'autre livre auquel tu te réfères. Sanz a bien fait partie des « solidarios », mais il sait beaucoup de choses par ouï-dire, ce qui est différent de les avoir vécues. Je remarque que, dans un certain livret, il ne raconte pas qu'il n'a participé à aucune action. Je préfère penser que, déjà à cette époque, lors de l'écriture du premier livret, son ramollissement cérébral devait être bien avancé.

Je ne crois pas qu'il existe une lettre de Durruti qui fasse référence à son intervention lors du meeting, non pas des Beaux-Arts, mais de celui de l'Arc de Triomphe, où il y avait un camion à plateau vide qui servait de tribune. Quant à Juanel, je ne me souviens pas de lui à cette époque. Il est possible qu'il soit avec les compagnons des quartiers pauvres de Horta. Je suppose que le compagnon Luzbel Ruiz « Barberillo³⁷ » est encore vivant et qu'il doit se trouver en France. Il faisait partie de la commission qui a organisé ce meeting. Il comprenait aussi Arturo Parera³⁸, le vieux compagnon Castillo³⁹ et moi. Ce meeting n'était pas d'étiquette anarchiste, syndicaliste, ou de protestation en soutien aux martyrs de Chicago, mais pour réclamer l'annulation des loyers des logements, thème sur lequel travaillaient Arturo Parera, « Barberillo » et Castillo, bien avant la proclamation de la République. Quant aux drapeaux rouges et noirs, énormes, comme pour les tracts avec le drapeau rouge et noir qui disaient : **1 MAI – FETE INTERNATIONALE DE GYMNASIQUE REVOLUTIONNAIRE** – je les ai portés moi-même, sans qu'ils soient discutés en famille, mais par intelligence de la situation, car, à Barcelone, il y a toujours eu deux fédérations de groupes, celle des anarchistes classiques à laquelle j'appartenais et qui éditait la revue BANDERA NEGRA (Drapeau noir), et celle des anarchistes syndicalistes de Sans [Sants], qui éditait BANDERA ROJA (Drapeau rouge). Il fallait donc les fusionner, ce qui, grâce à ça, donnait forme à la nouvelle conception

³⁷ Pseudonyme de Benito Ruiz, barbier de profession, Failliste radical et homme d'action. Il a été très proche de Aurelio Fernandez pendant la guerre.

³⁸ Arturo Parera Mali. De 1930 à 1932, il fut Secrétaire de la CRTC. Il créa, avec Santiago Bilbao, le syndicat des locataires. Il est assassiné le 19 juillet 1936 à Séville, par des Phalangistes.

³⁹ José Castillo, imprimeur et cénétiste remarquable. Se suicide à Paris en 1978.

anarchosyndicaliste, ce qui supposait une révision du processus de scission de la I^{ère} Internationale, déjà partagé à sa naissance entre, un bourgeois, Marx, et un noble, Bakounine, ce qui explique leur incapacité à faire triompher la classe ouvrière du monde. Cette nouvelle conception anarchosyndicaliste était formulée et expliquée par Garcia Oliver, qui défendait l'organisation d'un débat mondial des socialistes pour revoir, à la lumière de cette époque, le processus de division de la classe ouvrière. Est-ce que personne ne t'a raconté que Garcia Oliver disait qu'il fallait tailler la barbe de Bakounine et de Marx pour les remettre au goût du jour ? Personne ne t'a dit que Garcia Oliver, dans sa grande irrévérence, se proposait pour donner des leçons d'anarchisme à Bakounine et de marxisme à Marx⁴⁰ ?

Tu me dis que tu veux changer des passages de ton livre. S'il te plaît, prends ceci en note :

Ce que tu racontes sur moi et Santillan de vouloir piller l'or de la Banque d'Espagne de Madrid est faux. Je suppose que c'est Santillan qui t'en a parlé, lui qui n'est pas un idéologue, qui n'est pas même Santillan, seulement un quelconque Silesio Garcia Fernandez⁴¹ et qui plus est un grand menteur.

Le groupe appelé CRISOL n'a jamais existé. *Crisol* était le nom que Alaiz donna à un journal anarchiste qui eut une courte vie, où collabora Callejas, il était distribué gratuitement. C'est Garcia Oliver et lui seul qui a fourni l'argent en liquide pour la réalisation et le financement des salaires de Alaiz et Callejas, personnes qu'il soutenait économiquement depuis longtemps.

Si, comme tu le dis, il est vrai que Juanel, Federica, Peirats et autres, y compris Santillan, jouent les fous sur le Plenum Régional des Locales et Cantonales de la CNT-FAI où l'on décida de rejeter l'idée d'aller vers le Communisme Libertaire, en alléguant qu'ils ne se souviennent pas, ou qu'ils n'y étaient pas, ou que c'est passé inaperçu, tu peux leur dire à tous que se sont de fieffés menteurs. Car, **ce Plenum⁴² était le premier que l'on célébrait après la grande victoire que nous avons obtenue sur les militaires, révélant les plus grandes attentes qu'exprimaient la totalité des membres des Comités Régionaux de la CNT-FAI, Du Comité Péninsulaire et un représentant du Comité National, plus la totalité des Comités Locaux de Barcelone et de tous les cantons de Catalogne, des groupes et des militants comme Carbo, Dionisios⁴³, etc.** Sais-tu ce que dit dans un autre Plenum de Militants, le compagnon Severino Campos ? Lui, oui, prit part à l'assaut du Palais de la Généralité, ce fameux 1^{er} mai. Eh bien, quand je les accusais de trahir la révolution en acceptant que soit rejetée ma proposition, ils répondirent qu'ils avaient peur que l'on glisse vers la dictature et qu'ils savaient que j'en serais le dictateur. Bien, Severino Campos est toujours vivant et vit au Mexique.

Les analyses que fais dans tes lettres sont très intéressantes et justes. Mais je ne peux défendre ma position avec cet éclairage, car tu utilises un raisonnement et une dialectique d'aujourd'hui, qui ne sont pas ceux de l'époque. **Il s'agissait, alors, d'établir ou pas, une**

⁴⁰ L'orgueil de Garcia Oliver est inouï, incommensurable, mais toujours incapable de contenter son ego. Cependant, comme démythification des monstres sacrés de Bakounine et Marx, ça reste une phrase brillante et provocatrice.

⁴¹ Abab de Santillan (abbé de Santillan) était le pseudonyme extravagant de Sinesio Baudilio Garcia Fernandez.

⁴² Un Plenum Régional des Fédérations locales et des Comités de Canton fût organisé par le Comité Régional de Catalogne le 21 juillet 1936. On y parla de l'analyse de la situation en choisissant unanimement de ne pas parler de communisme libertaire avant d'avoir conquis la partie de l'Espagne qui était aux mains des factieux. Le Plenum décida de ne pas aller vers des réalisations totalitaires [...], on choisit la collaboration et la formation, avec tous les Partis et Organisations, du Comité des Milices Antifascistes. Seul le canton du Bas Llobregat a voté contre. La CNT et la FAI envoyèrent leurs représentants au CMA par résolution du Plenum. Pris dans *Information de la délégation de la CNT au Congrès Extraordinaire de l'AIT et résolutions de celui-ci*, p 96.

⁴³ Ce Plenum fut célébré le 21 juillet 1936, bien que Garcia Oliver affirme, de façon erronée, dans ses mémoires qu'il a eu lieu le 23 juillet. Dionisios était le pseudonyme d'Antonio Garcia Birlan.

manière de vivre le communisme libertaire. C'est-à-dire, de mettre en place un ordre nouveau. S'il était nouveau, il n'était pas connu. Mais la classe ouvrière, industrielle et paysanne, démontra qu'elle avait suffisamment de bon sens pour affronter ses problèmes. Il est impossible maintenant de parler de ce que l'on aurait fait face aux ingérences étrangères. Ce que l'on sait, malgré les tergiversations des timorés, aucune de ces puissances ne nous a aidés, exception faite de l'URSS qui le fit, mal, peu, chèrement et à contrecœur. Peut-être que nous aurions aussi perdu la guerre, mais ça reste à démontrer. Même dans ce cas, **la leçon donnée au monde aurait été formidable, et non si faiblement nuancée à force d'hésitations sans fin.**

En résumé : Je soupçonne que Peirats n'ait pas écrit le livre LA CNT DANS LA REVOLUTION ESPAGNOLE. Plusieurs raisons me font penser, depuis toujours, que c'est Alaiz qui l'a fait, sous la dictée de la famille Urales. Parce que pour avoir à disposition autant de matériel pour la préparation du livre, il fallait avoir accès aux archives officielles, qui ne pouvaient être que celles du Comité Régional de la CNT de Catalogne et du Comité Régional de la FAI, car, ce qu'ils t'ont raconté sur les archives du Comité National⁴⁴ qui étaient à Amsterdam, reste à vérifier. Et la sortie par la tangente de Peirats me conforte dans mon idée qu'il n'est pas le père, mais un prête-nom⁴⁵. Pose la question à Francisco Isgleas, dernier secrétaire de la Région de Catalogne, et à Juan Domenech, avant dernier secrétaire de la Région. Ils pourront te renseigner sur les archives. Exige qu'ils te mettent ces archives à disposition Crie-leur que s'ils les cachent ou s'ils les ont détruites par peur du scandale⁴⁶, cela n'a pas sauvé l'anarchisme de l'asphyxie, et n'a pas empêché qu'il ne reste rien de ce que fut la glorieuse CNT.

Merci pour ton offre. Si c'est possible, envoie-moi tout ce que tu as réuni sur le Pacte avec ceux du CAM⁴⁷.

Je t'embrasse fort.

[Signé et paraphé : **J. Garcia Oliver**]

⁴⁴ A cette époque, on ne pouvait pas consulter les archives de la CNT à Amsterdam. Les archives du CN et du CR de Catalogne sont à Amsterdam. Mais il n'y a pas les Actes des Pléniums du 20 au 26 juillet. Les archives de la Fai étaient aussi gardées à Amsterdam. La FAL possède une copie des archives de la CNT, mais pas des archives de la FAI.

⁴⁵ Les soupçons sur la paternité des écrits de Peirats sont infondés et extravagants.

⁴⁶ Existe-t-il des archives occultes ou détruites où se trouveraient ces actes de juillet 1936 et d'autres documents « compromettants » ? **Ceci est une grande question sans réponse et sans interlocuteur.** Des rumeurs incertaines disaient que Floréal Samitier, mort il y a quelques mois à Toulouse, gardait jalousement certains documents « sans importance ». Des investigations récentes parlent d'un transfert en Espagne, de ces archives de la CNT de l'exil. S'agit-il de ces mythiques archives dont parle Garcia Oliver ou d'autres choses ? De toute façon, bientôt apparaîtra un catalogue consultable, grâce aux efforts de compagnons anonymes.

⁴⁷ CAM : Comité d'Action Marocain.

2.12

Lettre du 13 décembre 1972

Diego Camacho (Paris) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique)

Cher ami :

En réponse à ta lettre du 22 passé. Allons point par point.

Les faits du 1^{er} mai 1931 : Je t'envoie une photocopie d'une lettre de Durruti (Pepe), dans laquelle tu verras qu'il fait référence à son intervention lors du meeting. Il y a eu certainement, ce jour-là, deux meetings : un aux Beaux-Arts et un autre en dehors, depuis ce camion, comme tu dis. C'est confirmé par les photocopies que je t'envoie de *Le Libertaire* du 15 mai. Tu peux vérifier toi-même avec le texte. Il y a une photo sur laquelle je ne reconnais que trois personnes : Mateu, toi et Durruti. Peux-tu, si tu t'en souviens, me donner les noms des autres personnes ?

C'est intéressant ce que tu me racontes sur « Drapeau Noir » et « Drapeau rouge ». Il est dommage que tu ne t'étendes pas plus sur le sujet. Quand, ces deux fédérations se sont-elles organisées ? Quelle des deux a influencé majoritairement les groupes ? Qui était à « Drapeau Rouge » (Canela ?) ? Les deux avaient-elles des relations avec la FAI ? Au fait, je me suis procuré les minutes de la conférence de Valence de juillet 1927. Comme les actes avaient disparus, selon Gimenez (du *Producteur*), ainsi que les célèbres minutes, imagine ma joie à la découverte de ce document. Si tu veux, je peux te faire une photocopie et te l'envoyer.

Avant d'oublier, je prends note de tes rectifications. A propos de Santillan, depuis que je lui ai écrit et envoyé le livre je n'ai pas reçu d'accusé de réception. Est-il malade ? Ce silence est bizarre, car même s'il est en colère, il aurait pu m'écrire.

Je n'ai pas encore rencontré Mera, mais j'espère profiter d'un dimanche pour bavarder avec lui. Je ne sais rien de Luzbel Ruiz, ni comment le localiser. En tous cas, il n'est pas à Paris. Je pourrais le localiser par l'Organisation, mais il se trouve que suite à mon voyage (clandestin) en Espagne en 1967, le SI⁴⁸ se comporte en bolchévique, comme ils n'ont pas aimé mes informations, ils ont décidé de me boycotter et de me demander que je donne mes informations lors du Plénum ou du Congrès de cette année à Marseille. Depuis, je me suis mis moi-même en marge. Mais tous, cyniquement, me considèrent dedans. Je n'ai pas envie de leur demander quoi que ce soit, ils n'ont qu'à publier un avis ou un communiqué dans la presse.

A propos de « Crisol ». J'avais compris que c'est sous ce nom que vous agissiez avant l'arrivée de Paco et de Pepe à Barcelone. C'était déjà « Los Solidarios » ? Si oui, quand c'est formé le groupe ?

Je regrette que tu évites de répondre à mes questions. Je comprends quand tu dis que l'angle de vue de maintenant est différent de celui de l'époque, mais ce n'est pas une raison pour ne pas argumenter sur ce thème important, qui est le nœud gordien de toute la révolution-guerre espagnole.

(Avant d'oublier : Selon mes sources d'information, tu es incarcéré en 1924 et tu es resté enfermé jusqu'à la République. C'est cela ? En 1927, tu ne pouvais pas être à Paris. Je me trompe ? Peux-tu m'éclairer, parce que le fils de Horacio Prieto a tout embrouillé avec la publication de son livre. Moi, avec le mien, je veux rétablir la vérité, mais je ne sais pas si je ne vais pas embrouiller encore plus les choses). Après cette parenthèse, je continue avec le thème précédent. Je dis que cette célèbre réunion représente un point de départ important, plus, capital. Mais il me semble que l'on n'arrive pas à cerner le problème. Voyons les faits chronologiquement. La semaine antérieure au 19 juillet, s'est formé un Comité de Défense qui s'est ensuite lié avec la Généralité ou avec ses représentants. Il y a eu le 19 juillet puis le 20. Est-ce que l'entrevue avec Companys a eu lieu à ce moment-là ? Les choses ne sont pas claires.

⁴⁸ Secrétariat International.

Est-ce à l'initiative de Companys ? On peut donc supposer que vous vous êtes vu après avoir étudié la demande au Comité (les deux comités, je suppose). C'est au retour qu'a eu lieu le fameux Plénum, c'est-à-dire le 21, où on décida d'imposer l'idée du Comité Central des Milices. C'était bien lors de ce plénum qu'il y avait les Délégués des Cantons, les deux comités au complet, plus le représentant du Comité National ? Eclaircie-moi cela, c'est très important, parce que postérieurement à ce Plénum il y en a eu d'autres à la fin juillet et août où l'on a continué à traiter le problème, mais c'est secondaire, ce qui est important c'est d'établir clairement, [...] si le 21 juillet était un véritable plénum ou une réunion des Comités avec d'autres militants en plus. Si c'était un véritable plénum, son importance incombe aux représentants directs de l'organisation qui ont œuvré sur un sujet de cette importance de manière inadmissible car il n'y a pas eu de consultation préliminaire des groupes, ni des syndicats. Dans ce cas, si seulement toi, avec Hospitalet, avez soutenu la position du tout pour le tout, vous étiez les plus conséquents car pour cela il était inutile de consulter la base, car les congrès et les plénums avaient décidé d'aller à la révolution, disons totalitaire, moi je dirais intégrale. Pour moi, c'est un point du plus haut intérêt, vu que ça démontre que les militants qui ont assumé cette responsabilité de se substituer à l'Organisation se retrouvent, par cet acte, disqualifiés en tant que militants et les a obligés à confesser à la base de l'organisation à grands tours de bras, qu'ils avaient mis en eux toute leur confiance. Si tu veux bien m'éclairer là-dessus, tu faciliterais bien mon travail, qui ne cherche qu'à rétablir la validité de l'anarchisme, même si ça atteint le prestige de certains militants qui n'ont pas su rester fidèles à la tradition révolutionnaire de la CNT et de la FAI.

J'essayerai de contacter Isgleas et Domenech, mais j'ai bien peur que ces archives, si elles existent, ne me soient jamais ouvertes. Quand je dis si elles existent, c'est qu'il ne serait pas étonnant qu'elles soient détruites, cachées et perdues à l'entrée des allemands dans Paris, comme le furent les archives, précieuses aussi, du Conseil Général du Mouvement libertaire, mis en place après notre catastrophique fuite d'Espagne.

Je ferai des photocopies de quelques documents relatifs aux « maures » et je te les enverrai. C'est tout pour aujourd'hui. Je suis crevé et je dois me lever à cinq heures et demie pour aller au travail.

Dans l'attente de ta réponse, je t'embrasse fraternellement.

[Signé et paraphé : **Camacho**]



Il manque la lettre de Garcia Oliver du 4 février 1973.

2.13

Lettre du 12 mars 1973

Diego Camacho (Paris) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique)

Cher ami :

Je réponds avec un peu de retard à ta lettre du 4 janvier, retard dû à la résolution d'un problème qui, je crois, te fera plaisir. Nous avons pensé, avec ma compagne, faire un voyage au Mexique, l'été prochain [...] au mois de juin [...] dont la motivation essentielle sera de te voir et de passer quelques jours ensemble, si ce n'était pas possible, nous renoncerions à ce voyage [...]

Le 10 de ce mois, ont commencé les vacances d'hiver (quinze jours), nous en avons profité pour faire deux voyages que nous avons prévus. Ma compagne s'est rendue à Munich pour rendre visite au vieux Souchy qu'elle a trouvé très clairvoyant et qui rédige ses mémoires, un travail qui lui coûte beaucoup car, comme tu le sais, il voit très mal, actuellement avec un seul œil et très peu. Il vit très petitement, grâce au peu qu'il écrit, comme beaucoup de militants qui se sont entièrement dévoués à l'Organisation, il n'a ni pension, ni retraite.

L'autre voyage a été pour Amsterdam, à l'Institut d'Histoire Sociale. Là, j'ai rencontré Rudolf de Jong, mais pas le vieux Lenhing qui se trouvait aux Etats Unis. Naturellement, nous avons parlé un peu de tout et nous avons eu une pensée pour tous nos amis qui disparaissent, emportant avec eux des chapitres qui resteront inconnus de l'histoire sociale. De Jong, passionné comme son père, a bien influencé Agustin [Souchy] pour le décider à rédiger ses mémoires.

Nous avons passé en revue des collections complètes de notre presse. Dans « Tierra y Libertad », nous avons trouvé un certain nombre de tes articles, écrits en prison [...].

J'emporterai la matière que j'ai collectée sur le Maroc comme ça tu pourras voir tout ce dont je dispose.

[Diego commente la correspondance entre Rüdiger et Rocker, ainsi que celle entre Orobon Fernandez et Nettlau]. [...]

En attendant de tes nouvelles, je t'embrasse très fort.

[Signé et paraphé : **D. Camacho**]



2.14

Lettre du 12 mars 1973 (C'est la même date que la lettre de Diego C. Erreur ? G.O parle d'une lettre du 19/02)

Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique) à Diego Camacho (Paris)

Cher ami :

J'ai le plaisir de répondre à ta lettre du 19 février passé. J'ai le regret de te dire qu'il improbable que je sois à Guadalajara durant les mois de juin et juillet de cette année. Ces mois-là, comme pour le mois d'août, la température est, ici, torride, et tous ceux qui peuvent, et ceux qui ne peuvent pas inventent, vont en vacances à la montagne, car c'est là qu'on est le mieux. Il se trouve que ma compagne, hormis pendant les vacances, travaille beaucoup et toute l'année sur différents tissus tricotés à l'aiguille ou au crochet pour des femmes de par ici. Comme elles sont presque toutes millionnaires, avec des résidences à la montagne, à la plage de la mer ou du lac Chapala, elles nous invitent à rester avec elles. Comme tu le sais toi-même par expérience, personne n'ose se passer de vacances. Et encore moins nous autres qui préférons nous passer de vacances en hiver, pour avoir plus de temps en été.

Je suppose que ton livre DURRUTI doit bien se vendre. J'ai vu que Marcos Alcon t'as fait de la publicité dans *Tierra y Libertad*, et Victor Garcia et Peirats dans *Frente Libertario*. On peut imaginer que tu vas arriver à une deuxième édition et je m'en réjoui. Si c'était le cas, je pense que tu voudras corriger les inexactitudes que l'on t'a racontées, par exemple, à la page 320, tu dis que Garcia Oliver représentait la FAI dans le Comité des Milices, ce n'est pas vrai, je représentais la CNT. A la page 280, tu dis que nous nous sommes réunis à la maison de Durruti, le 13 avril, car il sortait d'une opération, c'est faux, nous ne nous sommes jamais réunis chez lui. A la page 163, tu dis que Durruti et Garcia Oliver ont assisté au Congrès de la CNT de 1931, représentant le Syndicat du Textile. C'est encore faux. J'y ai assisté en tant que représentant du Syndicat du Bois de Barcelone auquel j'appartenais car j'étais alors vernisseur. Durruti n'y était pas, et n'était pas à Madrid.

[Signé : **J. Garcia Oliver**, Je t'embrasse [écrit à la main]]



2.15

Lettre du 3 janvier 1974

Diego Camacho (Paris) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique)

Cher ami :

La dernière lettre que j'ai reçue de toi, date du 12 mars de l'an passé, ainsi que d'autres de bons amis qui se sont entassées en attente de réponse... On ne s'en aperçoit pas, mais une chose après l'autre, le temps passe et les lettres s'entassent... L'arrivée de la nouvelle année a tranché la question, il faut laisser tomber d'autres problèmes pour que je puisse me consacrer une semaine entière à répondre aux amis. Je commence par toi et je te souhaite, cette fois-ci je pense que c'est vrai, que ce soit la dernière année d'exil.

Quel dommage de ne pas s'être vus l'été dernier, car l'occasion qui me fut offerte d'aller au Mexique ne se représentera pas et il est évident que je n'ai pas l'argent personnel pour réaliser ce voyage.

J'ai pris note de toutes tes rectifications. Pour d'autres aussi de Mimi⁴⁹, quoique mineures. Pour les tiennes, elles apparaîtront dans l'édition anglaise, qui sera aussi celle d'Amérique. Pour la France, je doute qu'il sorte une seconde édition, non pas à cause de l'éditeur, mais plutôt à cause de mon opposition, due à des mesquineries de l'auteur⁵⁰ qui ont beaucoup gêné la diffusion du livre, surtout en Espagne (Quasi clandestinement ou sous le manteau), mais peut-être qu'il sortira une édition pirate en Italie (les compagnons de là-bas sont décidés à le faire), et dans ce cas-là, j'essayerai de faire les rectifications (non pas en mon nom, car si c'est piraté ce doit être fait sans mon consentement). En général, le livre s'est bien vendu, mais plutôt auprès des jeunes. Les compagnons d'ici, comme ils ne peuvent pas le critiquer (à part des erreurs) se sont limités à un haussement d'épaule. La critique de Federica s'est résumée en une phrase : « une biographie [où] l'auteur cherche à rester honnête ». C'est tout. Je veux te dire par là, que je ne suis pas en état de grâce auprès du « Kremlin-Belfort ». On peut le comprendre à cause de mon attitude adoptée depuis 1967, suite à un voyage par là-bas [Espagne] (clandestinement), j'ai contacté une infinité de compagnons isolés, tous de ma génération (entre 45 et 50 ans). Leur sentiment était que l'on pouvait faire beaucoup de choses, mais qu'il fallait avant en finir avec beaucoup d'abus et d'interventions de l'extérieur qui gênaient toutes les tentatives sérieuses de réorganisation. J'ai élaboré, avec eux, un plan d'action que, en tant que délégué de l'extérieur, je devais soumettre au SI. J'ai tenu parole, et à mon arrivée à Toulouse quand j'ai fait passer l'information, on m'a traité d'indiscret et de tenter de « détruire » ce qui existait (?). Esclave de responsabilité militante, je me suis tu, mais n'étant pas prêt à mentir, j'ai choisi de m'isoler et paradoxalement ça continue ainsi, sans qu'aucun militant ne pose la question de ma séparation, ce qui prouve le « je-m'en-foutisme général⁵¹ ». On m'a attaqué « à voix basse », prétextant mes difficultés amoureuses après avoir changé de compagne – ça m'ôtait du sérieux, selon eux – mais en face, tout le monde me faisait des sourires, même encore quand je passe par la librairie de la rue de Vignole (Paris). Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout cela. Prends-le pour « un lapsus calami (mécanique) ».

Je continue mais cette fois de façon plus constructive : Depuis ce temps-là (1967), et depuis 68, beaucoup de jeunes espagnols passent par Paris, et ils viennent chez moi. Mon contact avec eux a été très positif, je me suis à leur hauteur, intéressé par leurs problèmes, analysé avec leur âge, ils ont trouvé avec moi un point d'appui et de référence, sans la prétention d'être le « maître ». Ces relations se sont développées et elles continuent. Eux, ils travaillent là-bas, **inventant l'organisation et découvrant l'anarchisme**. Ils se heurtent, naturellement, à

⁴⁹ La veuve de Durruti.

⁵⁰ Il dit « auteur », mais peut-être voulait-il dire « éditeur ».

⁵¹ Diego Camacho fait ce gallicisme dans le texte en espagnol.

l'exil (avec tous ses clans), mais je pense qu'ils pourront dépasser tout cela et que l'avenir de l'anarchisme en Espagne (je ne dis pas de la CNT) dépendra beaucoup d'eux. Ce sera certainement, pour le moment, intellectuel, sans beaucoup de liens avec le monde ouvrier, mais ce n'est pas de leur faute car ils sont en majorité des étudiants ou des enseignants. On peut théoriquement gagner et que notre nouvelle force soit un **courant de pensée**. Syndicalement, mis à part un miracle, je pense que nous sommes passés à l'histoire. Nous nous [sommes opposés] en 1931 à l'intégration du syndicalisme dans l'Etat – objectif de Largo Caballero – martyrisés mais pouvant compter sur une organisation malgré sept ans de dictature. Nous nous sommes imposés parce que nous tenions la rue et qu'on ne pouvait légiférer contre nous.

[...] Tu dois être au courant pour Carrero Blanco. Ça été, pour moi, une action positive. L'analyse de ETA (ou de la fraction exécutive) met hors-jeu le généralissime en le considérant comme sorti de l'actualité historique. [...]

Je continue à travailler sur le Comité Central des Milices. J'aimerais savoir si toi, tu fais quelque chose, pour éviter de faire un travail inutile. Tu m'as déjà dit que tu ne voulais pas m'aider là-dessus, mais tu peux, au moins, me donner ton opinion et tes corrections sur les chapitres les plus délicats de mon travail. Si tu es d'accord, je te les enverrai au fur et à mesure de l'avancement.

As-tu des nouvelles d'Aurelio [Fernandez] ? Peux-tu me donner ses coordonnées. Ça t'embêterait de me m'envoyer une de tes photos actuelle ? Inutile que je te demande une photocopie de tes papiers d'identité du CCMA, pas vrai ?

J'ai une photocopie de ta conférence « *Le fascisme international et la guerre antifasciste espagnole* » que tu as donnée au cinéma Coliseum de Barcelone, le 24 décembre 1936. J'ai aussi différents articles que tu as publié dans *Tierra y libertad* entre les années 1931- 1932. Tu vois je continue à accumuler du matériel.

Je n'ai pas oublié ce que tu m'as demandé sur le Maroc, mais j'essaye de tout réunir pour t'envoyer un microfilm parce des photocopies pèsent trop. Avec le microfilm, tu peux faire des photocopies là-bas. Est-ce que tu lis bien le français ? Je te le demande parce que si tu as des difficultés, je peux t'envoyer les choses traduites en espagnol.

Pour finir. Ne fais pas comme moi, te laissant sans nouvelle jusqu'à l'année prochaine. Salue ta compagne. Je t'embrasse fort.

[Sans signature ni paraphe].



2.16

Lettre du 22 mai 1974

Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique) à Diego Camacho (Paris)

Cher ami :

Bon, il fallait s'y mettre, alors je réponds à ton affectueuse lettre du 3 janvier dernier. Certes, avec un certain retard dû au fait que ce que j'ai à te dire n'est pas urgent. Mais aussi, il faut le dire, pour limiter mes frais de correspondance, ce qui ne date pas d'aujourd'hui mais depuis plusieurs années j'ai reçu des lettres du monde entier, des questionnaires sans fin. Pour les prendre en compte, il aurait fallu que je bénéficie d'une rente de leader politique largement rémunéré. Mais comme j'ai toujours été un leader « amateur » et que j'ai dû vivre de mon travail, maintenant retraité, il vaut mieux, une fois pour toute, que je ne réponde à aucune des lettres, ou presque, que rarement je reçois aujourd'hui.

Tiens, je viens d'en recevoir une de Mlle Jill R. wesbeter, avec une adresse parisienne mais résidente au Canada, qui m'a écrit, rien que ça, pour que je l'aide à écrire l'histoire de la FAI et m'interroge avec un long questionnaire en trente points. Presque rien ! A part ça, elle ne s'intéresse en rien à mon état de santé, ou si j'ai de quoi manger ou pas, et ne me demande pas combien de dollars pourrait coûter le travail qu'elle me demande. Parce que pour répondre à son questionnaire, il faudrait que je lui fasse l'histoire de la FAI. Ce qui est surprenant, c'est que ni moi, ni le groupe « Nosotros » n'avons été actifs dans la FAI. C'est plus le groupe qui a adhéré, par compromis et sans envie, vers la fin de 1933, se séparant au moment de décider, en pleine guerre, de faire de la FAI un genre de parti politique⁵². Une idée de ces nigauds de Santillan et Federica.

Je regrette la petite diffusion de ton livre Durruti. Mais je ne suis pas étonné. Il y a déjà quelques temps que je me rends compte que notre lutte a bien aidé la production d'une grande et variée bibliographie, mais à petite édition. C'est à croire qu'il existe de par le monde quelques milliers (trois ou quatre) de maniaques qui achètent, et parfois lisent, ce qui se publie. Ce qui peut s'expliquer par le fait que l'on n'ait pas réussi à intéresser le grand monde des lecteurs. Car, en général et principalement dans l'écriture de l'histoire de notre lutte, nous avons eu une publication pauvre et routinière, ou plutôt une éphéméride froide et sèche. Ensuite les uns ont copié les autres et il a manqué ce tragique goût d'humanité, peut-être parce que personne n'a su ou pu arriver à la théorie qu'il fallait se détacher d'une expressive philosophie de l'histoire. En réalité, toute notre épopée se trouve diluée dans un bain gris perle, dans laquelle il manque la dimension des véritables grands hommes, ou de l'imposante multitude, si tant est qu'il y en eu. Je crois que **tout est dû à la conséquence d'avoir voté NON à ma proposition du « tout pour le tout »**. C'est à partir de là que l'on a renversé l'encrier et que rien de grand n'a pu s'écrire ou se décrire.

Pour le Comité des Milices, tu peux écrire ce que tu veux. Mais ne compte pas sur moi, il m'est impossible de te fournir ce que tu attends de moi. J'ai écrit tout un livre de 400 pages sur ce thème. J'en ai un autre du même acabit sur la période du Gouvernement jusqu'à la défaite, et un autre sur l'EXIL. Il me manque à écrire ce qui précède le 18 juillet 1936, regroupant mes souvenirs depuis 1919, quand tout petit ou très jeune à 17 ans, j'ai commencé ma lutte pour la défense des conceptions de l'anarchosyndicalisme et de la CNT⁵³.

Tu dis dans ta lettre que l'on considère, en Espagne, que l'histoire de la CNT est dépassée. C'est impossible. Il se passe que notre épopée fut si grande que personne n'ose ou

⁵² En juillet 1937, la FAI adopta une structure territoriale, abandonnant la traditionnelle organisation en groupes affinitaires.

⁵³ Tout ce matériel fut collecté, corrigé et publié dans son livre de mémoires *L'écho des pas*, édité par Ruedo Ibérico, en 1978. Réédité en langue française en 2014 par les éditions Le Coquelicot.

n'a osé reprendre les drapeaux rouge et noir là où nous les avons laissés bien plantés. Non, les générations perdues de la jeunesse n'ont pu atteindre cette hauteur.

Sincèrement, je ne suis pas intéressé par les idées que l'on ne peut pas véhiculer dans la classe ouvrière. Tes étudiants et tes professeurs ne peuvent que donner un semblant de vie à des groupuscules sans importance. Ou, peut-être, de faible importance. Plus clairement, des éléments résiduels pour former une « béatitude anarchoïde » qui concurrencera la béate famille Urales.

Tu me dis que tu as trouvé plusieurs de mes articles publiés dans *Tierra y Libertad*. C'est surprenant, parce que je ne me rappelle pas avoir écrit des articles pour ce périodique. Pour la bonne raison que je n'ai jamais fait partie de ces anars qui sympathisaient avec *Tierra y Libertad*. Sans jamais avoir été contre ces insignifiants petits groupes anarchoïdes qui tournaient autour de Santillan et des Urales, ni ces soi-disant intellectuels qui, comme Alaiz et Peirats, vivaient de l'anarchisme tout en étant anti-anarchosyndicalistes, c'est-à-dire anti-CNT⁵⁴. Je me suis contenté de les tolérer et de ne pas leur couper leurs bonnes digestions. En tant qu'ancien membre de « Drapeau Noir » tout cela me paraissait grotesque, parce qu'ils ne pouvaient pas correspondre à « Drapeau Noir », ni à « Drapeau Rouge » et encore moins, beaucoup moins, quand c'est devenu « Rouge et Noir ».

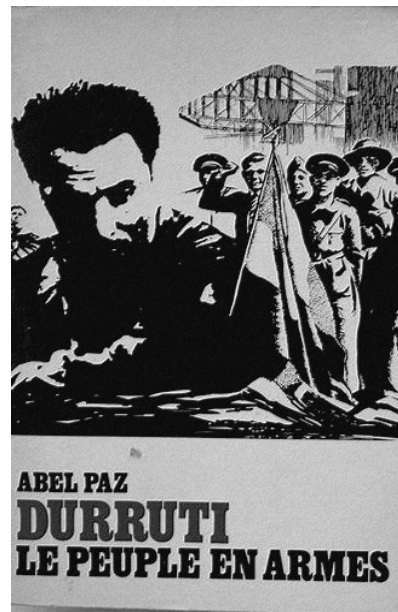
[...] J'ai satisfait à l'obligation de te répondre. Je te souhaite beaucoup de chance littéraire, par ces temps de dépression économique⁵⁵. Ce qui est un souhait.

Ma compagne te remercie pour tes salutations. A notre tour nous vous saluons, toi et ta compagne.

[Signé et paraphé : J. Garcia Oliver]

Il manque la LETTRE DE 1975

(Cette lettre n'a pas été trouvée dans les archives du C.A.D. de Montpellier).



⁵⁴ C'est curieux et significatif de la personnalité de Garcia Oliver qui utilise ces terminologies rabaisant le mot anarchiste : anar, anarchoïde, anti-CNT, pour parler des anarchistes de *Tierra y Libertad* ou de ceux qui ont suivi Santillan ou Peirats

⁵⁵ : C'est un adieu très irrité et avec des relents insultants.

2.17

Lettre du 20 janvier 1976

Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique) à Diego Camacho (Paris)

Cher ami :

Pour bien commencer cette lettre, je te souhaite la bonne année. Penses-tu le fêter en France ou en Espagne ?

Si la révolution portugaise a pris des airs de « fado », la libération de l'Espagne serait plutôt du genre « siguiriyas⁵⁶ ». Que nous réserve encore le folklore péninsulaire ?

J'aimerais avoir tes impressions sur :

- Si la CNT existe en Espagne. Si l'anarchosyndicalisme espagnol est fini. S'il est vrai que les Comités de la CNT, toujours en exil, n'ont pas fait leurs valises pour prendre le chemin de retour vers nos foyers.

Il arrive des choses tellement bizarres ! Par exemple :

Ton maître admiré Diego Abab de Santillan⁵⁷ a reçu le prix littéraire José Vasconcelos de l'Association « Front Hispaniste AC » du Mexique DF. Ce qui est bizarre, c'est que toutes les associations hispanistes qui existent en Amérique Latine sont d'inspiration phalangistes et économiquement soutenues par l'Etat franquiste grâce à sa fondation, qui a pour but de cultiver entre les indigènes de chaque pays (espagnols ou métis) l'œuvre phalangiste du dénommé « empire bleu ». En plus, je suppose que tu es au courant que José Vasconcelos, qui fut un bon écrivain et un professeur reconnu, politiquement (à la fin de sa vie) on peut le considérer comme la quintessence du rétrograde, disons d'un quasi profasciste.

Bien, il faut constater que Santillan, Miro, Toryho, Carrasquer, Federica et d'autres, ont dirigé le Comité Péninsulaire et le Comité Régional de la FAI de Catalogne. Et que ce sont eux qui ont mené le Plénum Régional qui a rejeté ma proposition « du tout pour le tout ». Alors, qu'est-ce que t'en dit ?

Bon, il faut aussi dire que Toryho vient de publier à Madrid, aux éditions Del Toro, un livre sur (d'après ce qu'il dit) ses souvenirs de guerre, sous le titre *Nous ne fûmes pas si mauvais*. Tout le contenu du livre, raconté avec détails de notre lutte en Catalogne, est basé sur des faits postérieurs, falsifiés par lui. Par contre, il ne semble pas qu'il ait falsifié les faits qu'il rapporte sur ses relations avec Angel Herrera, directeur de *El Debate (Le Débat)* qui fut promu cardinal par Franco, et qui dit lui-même qu'il en fut un de ses disciples préférés.

Que sais-tu de tout ça ? Sais-tu quelque chose sur les visites répétées de Fidel Miro au Monastère de Montserrat et de ses intrigues avec le père supérieur ? Ou bien que la FAI d'avant et de pendant la révolution était aux mains de sacristains plus ou moins cachés ?

La lettre que tu m'as envoyée avec le compagnon Fontanillas et qu'il m'a remise par courrier depuis la capitale du Mexique, me montre que tu es préoccupé par les voraces plagiaires de ton livre DURRUTI. Tout m'est parvenu avec beaucoup de retard et par miracle, car l'adresse que tu lui as donnée est périmée. Je te prie de prendre note de ma nouvelle adresse, que tu as, en haut, dans l'angle gauche.

Je t'embrasse fort.

[Signé et paraphé : **J. Garcia Oliver**].

⁵⁶ La **Seguiriya** ou *Siguiriya* est un « palo » (style de chant) du flamenco. Il fait partie des chants de base regroupés sous le terme de « cante jondo ». Les thèmes de ces chants sont souvent tragiques.

⁵⁷ Cette affirmation de Garcia Oliver a un caractère insultant et dépréciatif tant pour Santillan que pour Diego Camacho.

Le 29 juin 1977, Juan Garcia Oliver fut interviewé à Paris par Freddy Gomez. Cette entrevue peut être lue dans le livret édité en 1990 par la Fondation Salvador Segui de Madrid, mais aussi dans le numéro 17 de *A contretemps* (Juillet 2004).

1978 : La maison d'édition parisienne **Ruedo Iberico** édite « *L'écho des pas* »⁵⁸.

2.18

CAMACHO Diego : « Contre la bureaucratie et les « leaders naturels ». *Histoire Libertaire* numéro 4 (mars-avril 1979), pages 22-27.

Nous pouvons dire pour commencer, qu'un livre de « mémoires » est une œuvre d'un témoin, et pourtant, suggestive. Un livre d'histoire est une chose différente. Les faits doivent être vérifiés. Quand il y a plusieurs témoins, il faut chercher la part de vérité de chacun. [...] Pour « les mémoires » de Garcia Oliver, du début à la fin, on ne peut lire ces mémoires en faisant abstraction de l'histoire. Et c'est ce qui est grave avec les mémoires de Garcia Oliver, grave parce qu'il n'y a pas de source. Les principaux témoins [...] sont morts. Les documents, sur lesquels s'appuie Garcia Oliver, ont, eux aussi, disparu. A cause de cela, la seule chose importante dans les mémoires de G.O.⁵⁹, est sa trajectoire militante et son jument critique sur la guerre et la révolution espagnole, en particulier sur le rôle qu'y ont joué la CNT et la FAI. [...] Il tisse son travail avec deux idées clés : le fait que l'on ne l'ait pas suivi le 22 juillet 1936⁶⁰ et les maladroites de Durruti, occasion qu'il saisit pour écrire un antidurruti⁶¹.

[...] Ce que nul ne peut contester, c'est que Durruti, nageant à contre-courant, a eu la chance de mourir en révolutionnaire, tandis que Garcia Oliver était déjà Ministre de la Justice. Pour nier ce fait, GO présente des anecdotes, dont certaines (beaucoup) sont démenties par les faits. Le fait d'être l'auteur d'une biographie de Durruti (soit dit en passant, avec beaucoup de travail et **sans aucune aide de GO, malgré mes diverses sollicitations**⁶²) ne diminue en rien la valeur de mon travail. [...]

Dans la pratique on avait une conception bolchévique de « l'organisation » [...] On croyait qu'il n'y avait pas de bureaucratie ni de leaders, parce que nous n'avions pas « d'appareil syndical rémunéré ». Et ce n'était pas comme ça. Nous n'avions pas de leaders « acclamés » ou « honorés », nous avions des « leaders naturels » qui gagnaient la confiance des masses par leurs emprisonnements, par leurs passages à tabac dans les commissariats ou pour leurs combats de rue l'arme à la main. Le culte de l'action facilitait le culte « du leader naturel ». [...]

On a essayé de sortir de cette ambiguïté (sur le concept de la révolution) lors de deux polémiques publiques. [...] Entre les adversaires, deux sortaient du lot, Isaac Puente et Federico

⁵⁸ On peut consulter le brouillon de ce livre aux archives de l'AEP (voir p.6). Les pages sont chargées d'une grande quantité de corrections syntaxiques, grammaticales et de style de la part de l'auteur

⁵⁹ Diego Camacho utilise l'abréviation GO pour Garcia Oliver.

⁶⁰ Dans son livre, Garcia Oliver date le Plénum le 23 juillet, Diego se trompe en disant le 22. Le Plénum des Locales et Cantonales qui décida la collaboration de la CNT, s'est en fait réuni le 21 juillet 1936. Voir la justification documentaire dans GUILLAMON, Agustin : *La révolution des comités*, Aldarull, Barcelone, 2012, p. 59-62.

⁶¹ Diego Camacho souligne le danger de s'empêtrer dans une polémique stérile sur la personnalité de Durruti et transforme cet article en une profonde, novatrice et rigoureuse réflexion sur le rôle joué par la CNT-FAI dans la révolution sociale de 1936, et ce qui aurait pu se passer s'il avait été possible de dépasser les « leaders naturels », ainsi que la conception « bolchévique » de l'Organisation.

⁶² Les écritures en gras sont toujours de l'auteur de ce travail.

Urales. [...] La théorie de Urales reposait sur quelque chose de très important, **la révolution signifiait la mort du vieux système, y compris des organisations comme la CNT et la FAI.** Bien que ce ne soit pas expressément dit, cela découlait du concept de producteur-consommateur. Le producteur a son champ d'action économique sur son lieu de travail et en tant que consommateur administratif- politique sur la commune. Les assemblées étant souveraines, tant au travail comme sur la commune, **il ne restait plus de place pour ceux qui étaient coupés de la vie quotidienne...**

Au Congrès de Saragosse (1936), la théorie de Isaac Puente prévalait sur celle de Urales, et avec elle continuait l'ambiguïté sur le rôle que devaient jouer la CNT et la FAI dans la révolution. Ce n'était pas clair, mais si ces organisations devaient prévaloir après la révolution, **on se retrouverait avec un parti unique bolchévique, même si c'était un parti anarchiste.** Le rôle des anarchistes dans la révolution n'était pas, pour nous, toujours clair. C'est à cet imbroglio que l'on s'est retrouvé confronté le 22 juillet 1936⁶³.

Le 22 juillet 1936, dans ce plénum en question, **on ne s'attaqua pas au problème de la révolution, mais au problème du pouvoir :** ou l'on « instaurait un pouvoir révolutionnaire (« le tout pour le tout ») ou l'on maintenait le front antifasciste par une collaboration démocratique ». La première option (et tant que l'on n'aura pas expliqué la signification du « tout pour le tout ») donnait un pouvoir bolchévique (« la dictature anarchiste », formule employée par G.O., pour définir cette situation). La deuxième, solution intermédiaire, faisait pencher la balance en faveur de Luis Companys, c'est-à-dire de la bourgeoisie. **Dans les deux cas de figure, c'était déjà la fin de Révolution avec un R majuscule.** Avec « le tout pour le tout » souhaité par Garcia Oliver, la seule certitude était d'avoir gagné pour Barcelone (sans savoir pour combien de temps) un Trotski, qui se serait appelé Juan Garcia Oliver. **Mais pas de révolution**⁶⁴.

Quelle aurait dû être la position anarchiste à ce moment-là ? Rien d'autre que l'anarchisme. La voie était claire. Qui était important ? Les travailleurs dans la rue. Comment apparaissent les premiers organismes de la révolution ? : Les **anciens comités de défense de la CNT et de la FAI se transformèrent en Comités Révolutionnaires de Quartier ou de Commune**⁶⁵, revenant vers la base en tant que vieilles organisations représentatives pour s'insérer dans un projet populaire. Qui garantissait la protection, d'un point de vue armé, des habitations urbaines ? Le peuple en armes qui avait redirigé les concepts de la CNT-FAI vers la base, car tout le monde s'en sentait membre et le proclamait à grands cris. Qui garantissait le ravitaillement de la capitale ? Le Syndicat de l'Alimentation qui, aidant tout le monde, se dépassait en tant que syndicat de la CNT. Qui avait en main les occupations d'usines, les transports, les communications, etcetera ? La classe ouvrière qui n'était pas la CNT, même si la CNT ou plutôt ses militants en étaient les animateurs, non comme avant-garde, mais par le simple fait capital que soixante pour cent de la classe ouvrière de Barcelone était derrière la CNT. **La révolution était dans la rue et devait décider elle-même de sa mort.** Les anarchistes devaient suivre ce qu'ils faisaient dans la rue et non, comme « les notables », débattre dans les plénums de ce qu'il fallait faire.

⁶³ Voir la note précédente.

⁶⁴ Diego Camacho nous propose une réflexion très intelligente, novatrice, profonde et intéressante, qui aide à **comprendre** le véritable rôle de Juan Garcia Oliver pendant la guerre civile. Ce rôle qui pouvait être parfois très radical et décisif, **en tant que leader révolutionnaire**, mais, en d'autres occasions, pouvait s'avérer extrêmement néfaste et rétrograde, en tant que **substitut individuel** de l'action révolutionnaire collective et anonyme de la base de l'Organisation, qu'il empêchait d'agir pour son propre compte avec ses risques, parce qu'il la supplantait et s'y substituait dans la prise des décisions, que ce soit individuellement ou au sein du Comité des comités, comme la CAP ou le Comité Exécutif du Mouvement Libertaire.

⁶⁵ : Voir GUILLAMON, Agustín : *Les comités de défense de la CNT à Barcelone de 1936 à 1938*, Aldarull, 2011 (Quatrième édition amplifiée en 2014) [Traduit en anglais, français et italien].

[...] Chaque étape de la lutte a besoin de son organisation. Face au pouvoir bourgeois, l'organisation anarchosyndicaliste a sa fonction, mais, une fois abattue la bourgeoisie, quand le peuple en armes triomphe, la révolution ne peut avoir que des organismes que la révolution génère elle-même⁶⁶.

[Tirons des leçons] du danger bureaucratique. Prémunissons-nous contre les « leaders naturels » et renforçons l'idée que la révolution doit être totale, **qu'elle ne peut être le monopole d'une organisation même si elle se dit anarchiste. Ne tombons jamais plus dans la conception bolchévique de l'ancienne CNT-FAI**, et nous éviterons, ainsi, ce que fut ce lamentable 22 juillet⁶⁷ 1936...

Diego Camacho

Résumé et commentaire d' Augustin Guillamon sur ce magnifique article d' Abel Paz dans *Histoire libertaire*.

Lors du Plénum des Locales et Cantonales du 21 juillet 1936, **on ne parla pas du problème de la révolution, mais du pouvoir**. Le débat opposa la position majoritaire qui défendait la collaboration avec le reste des forces antifascistes avec celle du « tout pour le tout » de Garcia Oliver, qui voulait implanter une « dictature anarchiste », ou mieux dit, des leaders et notables de la CNT-FAI, dirigés par Garcia Oliver (le Trotski espagnol, selon la définition de Diego)

La profonde révolution qui se développait dans la rue, créant les premiers organismes de la révolution : les anciens comités de défense de la CNT et de la FAI s'étaient transformés en **Comités révolutionnaires** de quartiers et de villages. Mais le choix de coordonner et appuyer ces organes potentiels du pouvoir révolutionnaire n'a pas été discuté ni proposé par le Plénum cénétiste du 21 juillet. Cette proposition révolutionnaire **d'impulser la révolution** qui avait explosé dans la rue, expropriant des usines, enrôlant des miliciens, créant des cantines populaires pour nourrir les familles de ces mêmes miliciens, les pauvres et les chômeurs... gérant tous les problèmes et besoins d'une ville de l'importance de Barcelone et de beaucoup d'autres communes dans toute la Catalogne, **ne fut pas représentée lors de ce Plénum**, qui choisissait entre deux options d'une même alternative capitaliste antifasciste, excluant et écartant une alternative révolutionnaire. On a débattu entre le choix, ultra majoritaire, de collaborer avec le reste des forces antifascistes et la Généralité et le choix du « tout pour le tout » qui ne reçut qu'un vote et qui supposait la prise du pouvoir par les leaders anarchosyndicalistes.

Cette prise du pouvoir, ou si on veut, cette dictature anarchiste, signifiait de **substituer**, aux militants cénétistes et aux comités révolutionnaires des quartiers et des communes, la prise des décisions par l'élite des leaders et notables de l'anarchosyndicalisme.

⁶⁶ Voir une réflexion similaire dans la lettre de Diego Camacho à Garcia Oliver, en date du 22 octobre 1972 (p. 36).

⁶⁷ On a prouvé précédemment que c'était le 21 juillet.

En pratique, devant l'urgence et l'importance des problèmes que posaient la guerre et la révolution qu'il était impossible de traiter horizontalement et lors d'assemblées, on a fait surgir un **Comité des comités**, formé par les notables « anarchosindicalistes » qui se substitua, à l'Organisation, pour la prise de décisions qui bientôt furent simplement visées et diffusées dans les Plénium qui suivirent. Ce Comité des comités, revitalisé par la CAP en juin 1937, et plus tard par le Comité Exécutif du Mouvement Libertaire, se comporta comme le Comité Central d'un parti léniniste.

C'est cette histoire e cette problématique d'organisation qui doivent être débattues aujourd'hui, pour corriger les erreurs et prendre conscience des déficiences **réelles**, sans dogmatisme ni patriotisme des sigles, pensant seulement au triomphe et à la nécessité d'une révolution prolétarienne.

Agustin Guillamon



El Valencia, Severino Campos, Ricardo Sanz, Aurelio Fernandez, Garcia Oliver, Gregorio Jover, Garcia Vivancos et Agustin Souchy (Barcelone, le 28 août 1936). Photographie prise à l'Arc de Triomphe, chemin de la gare des chemins de fer, qui transportèrent la Colonne Durruti des Aguiluchos (aiglons) sur le front de Huesca.

2.19

Lettre du 27 octobre 1979

Diego Camacho (Barcelone) à Garcia Oliver (Guadalajara, Mexique).

Cher compagnon et ami Juan Garcia Oliver⁶⁸.

J'espère que tu ne m'en veux pas pour mon silence. Depuis que nous nous sommes vus à Paris⁶⁹, beaucoup de choses se sont passées dans ma vie et la pire de toutes a été ma séparation avec ma compagne.

[...] que s'aggrave encore plus la situation sociale et politique que nous vivons en Espagne : pays désenchanté en général, sans courage, pour le moment, pour réagir et chevaucher de nouveaux enthousiasmes... (je développerai ce thème).

J'ai lu ton livre avec grand intérêt et il semble que c'est une bonne contribution sur le [passé] historique de la CNT. Cependant, je pense que ton livre aurait été meilleur en gommant quelques adjectifs. Pourquoi utiliser des adjectifs, s'ils découlent du jugement de valeur exprimé ? Quand ce que l'on raconte montre la niaiserie, il n'est pas utile d'ajouter que « le personnage en question est un imbécile⁷⁰ ». Quant au reste, tant au niveau du style que par sa sincérité, ton livre passera à l'histoire comme modèle de confession et d'analyse politique. Bien sûr, je ne suis d'accord avec toi sur ton analyse et sur la répartition des responsabilités dont tu sembles sortir bien propre...

Nous en avons déjà parlé et je réitère ma pensée dans l'article que j'ai écrit dans *Histoire Libertaire*⁷¹, que tu auras lu j'espère, soit directement par les éditeurs, comme ton éditeur Martinez. Malgré ce que tu dis maintenant, tu étais très important à ce moment-là, tu pesais beaucoup plus sur la masse ouvrière que Federica, Santillan ou Durruti. Ta résolution posée face à l'avis des militants, le 23 juillet 1936⁷², aurait vite dissous, comme un petit sucre, la résolution « militante » du célèbre Plénum. **Et tu ne l'as pas fait, au contraire tu t'es soumis à sa résolution et tu t'es rendu au Comité Central**, en sachant parfaitement que tout ça, dans le meilleur des cas (et ce fut ainsi⁷³) ne serait autre chose que le supplice de Sisyphe⁷⁴, et finirait écrasé par son propre poids...

Ce que je regrette (et tu n'y es pour rien), c'est **l'incapacité de critique de nos vieux et jeunes militants** pour juger ton livre en tant qu'exposé et matériel critique, source de leçons. C'est ce que je regrette. Avec ce que j'ai écrit dans les cahiers de *Histoire Libertaire*, on peut avoir une idée de ce que je dis, et que d'autres murmurent dans des discussions ou dans les couloirs, quand on parle de toi et de tes mémoires.

Ce qui compte ici, c'est moins ta personne que ce qui ressort et rend triste, je me répète, c'est-à-dire le désert intellectuel théorique et pratique que nous vivons, comme un obstacle du passé et comme héritage de quarante ans de dictature. Le pire avec Franco ce ne furent pas les milliers de fusillés, ni les millions d'heures de prison, mais bien son travail de dépersonnalisation des Espagnols. Aujourd'hui, la méthode et la pratique franquiste restent vivantes et on les voit dans tout le pays, cachées sous une couche démocratique.

⁶⁸ « Juan » écrit à la machine à écrire, « Garcia Oliver » ajouté à la main.

⁶⁹ Nous ne savons pas quand ils se sont rencontrés, ni ce qui s'est passé entre eux deux. Ils se sont probablement rencontrés en **juin 1977**, pendant le séjour de Garcia Oliver à Paris, lors de la prise de contact avec Martinez, l'éditeur de Ruedo Ibérico et où il fut interviewé par Freddy Gomez.

⁷⁰ Juan Garcia Oliver qualifia Durruti d'imbécile dans *L'écho des pas*.

⁷¹ *Histoire Libertaire* numéro 4 (mars-avril 1979). L'article de Diego Camacho s'intitule : Contre la bureaucratie et les « leaders naturels », pages 22-27.

⁷² Référence au Plénum des Locales et Cantonales du 21 juillet 1936 qui opta pour le collaborationnisme de la CNT.

⁷³ Ce qui est arrivé.

⁷⁴ Fils d'Eole (Dieu des vents), condamné à perpétuité par Zeus à pousser un rocher jusqu'au sommet de la montagne de Hadès où il retombait une nouvelle fois.

Et les personnes qui font aujourd'hui partie de la CNT, sont, pour certains les héritiers, de quarante années de domination autoritaire, et pour d'autres, de quarante années d'exil. Pourtant ni les uns, ni les autres ne sont capables de se libérer spontanément de leur passé et d'être, comme par magie, meilleurs que les autres...

D'un point de vue organisationnel, ici c'est catastrophique. La CNT était, au début, en 1977, un colosse aux pieds d'argile. Il manqua alors des militants sérieux, capables de faire des miracles en créant des structures capables de former l'armature de la défense de la CNT. Et maintenant, faute de ça, la maison s'effondre au milieu d'un désenchantement général. La seule note positive qui ressort de ces deux années de fonctionnement, c'est la formation de petits noyaux de militants dans chaque syndicat (je parle de Barcelone et de sa province), et ceux-là ont serré les rangs au milieu de cette dépression générale [...].

Personnellement, je vis une situation économique catastrophique. Je vis très mal car il est quasiment impossible de trouver du travail, et encore moins de caser des livres (j'en ai trois de prêts). [On vit un boycott général de la CNT et de tout ce qui parle de son passé]⁷⁵. Le PUC, le PC et le PSOE réinventent l'histoire à leur goût. Il y a en plus un désintérêt pour la lecture. Si tu avais publié ton livre en 1976-1977⁷⁶, il se serait vendu à 40 000 exemplaires, alors qu'aujourd'hui, selon Martinez, on arrive à peine à 3 000. Mais par exemple et pour ta satisfaction, il s'en est vendu environ 200 à la [fédération] Locale de Barcelone, ce qui représente un record, vu le prix.

Pour résumer, je fais de tout, même la plonge, si ça se présente. J'ai renoncé « héroïquement » à la pension de chômeur payée par la France (2500 par mois) quand je suis venu ici (ça fait un an et demi). Mais ici, comme on continue à être des « rouges », il n'y a pas d'aides pour les ex-réfugiés. Bien sûr, si tu boites et si tu es un lèche-cul, tu résous ta situation ! De ce côté-là, c'était mieux en France. Si on est revenu en Espagne, ce n'est pas pour claudiquer, mais pour continuer à être un militant intègre de la CNT. C'est ce que je pense.

Parlons, maintenant, d'autre chose. J'ai la possibilité de publier une entrevue avec toi, dans la revue à grand tirage *Interviú* ou dans le *Viejo topo*. [...]

Je t'embrasse fort.

[Sans signature ni paraphe]



⁷⁵ : La phrase étant un peu confuse nous la mettons entre crochets pour ce qu'elle semble dire.

⁷⁶ : En réalité 1978.

2.20.

Questionnaire⁷⁷ pour Juan Garcia Oliver

Question pour Juan Garcia Oliver

1-J'aimerais savoir, si le 20 juillet 1936, quand Companys fait venir les dirigeants de la CNT-FAI au palais de la Généralité il leur parla du danger de l'intervention étrangère, ou au moins de l'isolement diplomatique et économique si on continuait encore plus dans la destruction de l'ancien régime. J'aimerais savoir, dans ces conditions, comment Companys a obtenu que les anarchistes ne détruisent pas la Généralité. Santillan dit dans « La révolution et la guerre d'Espagne, p.43 :

« Nous aurions pu être seuls, imposer notre dictature absolue, déclarer caduque la Généralité et instituer, à sa place, le vrai pouvoir du peuple ; mais nous, nous ne croyons pas dans la dictature quand on l'exerce contre nous, nous ne la désirons pas quand nous pourrions l'exercer contre les autres. La Généralité restera là, avec le président Companys à sa tête et les forces populaires s'organiseront en milices pour continuer la lutte pour la libération de l'Espagne, après avoir libéré la Catalogne de la guerre militaire. Surgit ainsi le Comité de Milices Antifascistes de Catalogne»

Mais dans la page 180 du même livre, un autre facteur influence aussi la détermination de la CNT-FAI de laisser continuer la Généralité :

« Nous voyons bien que la situation internationale est compliquée et nous étoufferait froidement si nous continuons plus dans la destruction du vieux système. »

D'autres militants pendant la guerre, comme Peiro, ont des opinions similaires, mais je n'ai pas pu confirmer si Companys jugea ou non avec la peur des interventions étrangères le 20 juillet. Ou dans d'autres occasions ultérieures pour arracher des concessions à la CNT-FAI⁷⁸.

2- Le 9 février 1937, Julio Alvarez del Vayo envoya au nom du gouvernement républicain, à la France et la Grande Bretagne, une note disant que l'Espagne « était disposée à examiner ensemble l'opportunité ou non de notifier sa présence de sa position en Afrique du Nord, zone espagnole du Maroc, à condition qu'une quelconque modification de ce fait ne puisse pas se faire par d'autres puissances différentes que le Royaume Uni ou la France et que cette proposition soit appréciée à sa juste valeur par les gouvernements britannique ou français. « Les dits gouvernements seront responsables du choix des moyens entre leurs mains pour empêcher les interventions ultérieures germano-italiennes dans les affaires espagnoles de maintenant et plus tard.

En rapport avec ce sujet, j'aimerais savoir si la note fut soumise au gouvernement en entier et approuvée par lui, et, si c'est vrai comme je l'ai entendu, fut inspirée par des agents soviétiques.

3- J'aimerais savoir si, après la chute de Malaga, les prietistas⁷⁹ et les républicains votèrent la démission du général Asensio du sous-secrétariat de la Guerre. Je désirerais savoir aussi si les quatre représentants de la CNT votèrent contre le général, en accord avec la campagne unanime faite alors par la presse confédérée contre ce militaire.

⁷⁷ Malgré que le questionnaire se trouve dans la correspondance de Abel Paz, il y a des doutes raisonnables pour penser qu'il n'en est pas l'auteur.

⁷⁸ Une très longue question que l'auteur du questionnaire fait pour exposer sa propre vision, plutôt que de poser une question.

⁷⁹ C'était une tendance socialiste organisée autour de Indalecio Prieto dans le PSOE.

4- Et pour finir, j'aimerais savoir l'attitude de chacun des membres du Conseil Supérieur de Guerre, en mars 1937, quand on proposa la destitution du général Martinez Cabrera. La presse à l'époque a annoncé que cela avait été une décision du Conseil, mais on ne fit pas référence à l'attitude adoptée par chacun de ses membres.

Réponses de Juan Garcia Oliver au questionnaire antérieur

Réponses aux questions numéros 1-2-3 et 4

Réponse à la question numéro 1

Pour comprendre la position de Companys le 20 juillet 1936, quand il reçoit la visite qu'il a sollicitée auprès des représentants de la CNT-FAI (Garcia Oliver, Durruti, Aurelio Fernandez, Alcon et Santillan⁸⁰), nous devons approfondir un peu certaines circonstances qui se produisirent avant le soulèvement franquiste, circonstances qui étaient étroitement véhiculées par le rôle de Companys et d'autres secteurs du républicanisme catalan et espagnol. Pour cela, on va laisser de côté les appréciations de Santillan et de Peiro faites pendant la guerre qui manquent d'objectivité et qui peuvent seulement donner la connaissance de certaines circonstances par eux ignorées. Pour cela et afin de le préciser dans le détail⁸¹ nous dirons :

Companys, quand il a fait appel aux représentants de la CNT-FAI, était perplexe et étonné. Je dis, il était le produit de la perplexité et de son étonnement. Cette entrevue est narrée en détail dans un de mes écrits⁸² qui fait partie des publications commémoratives du 19 juillet et fut inclus dans une brochure, « Le 19 juillet 1936 » Les causes de la perplexité et de son étonnement de Companys étaient les suivantes :

A- Quand le mouvement des Gauches espagnoles d'Octobre 1934 démarra, Companys étant président de la Généralité et chef du parti de la Gauche Catalane⁸³, on imposa à tous les partis espagnols et catalans la non-participation de la CNT⁸⁴ dans la préparation et la direction du mouvement d'Octobre.

⁸⁰ La relation de ces cinq membres est incorrecte. Les membres du Comité d'Union de la CNT avec la Généralité, construit avant l'insurrection du 19 juillet 1936 étaient Durruti, Francisco Ascaso, Garcia Oliver, Josep Asens y Abad de Santillan. Francisco Ascaso est mort pendant l'assaut d'Atarazanas, le 20 juillet 1936 et Aureliano Fernandez le remplaça. Ainsi, Garcia Oliver remplace Josep Asens par Marcos Alcon. Marcos Alcon, en réalité était remplaçant de Durruti dans le CCMA quand Durruti marcha au front comme délégué des Colonnes. Les mémoires existantes incluent des multitudes d'autres participants, qui, ou bien, étaient dans l'escorte armée du Comité d'Union faite de ces cinq membres, ou alors on se trompe de réunion, ou simplement, ont faussé les faits

⁸¹ C'est une rare occasion où Garcia Oliver s'étend sur une ample et détaillée réponse aux questions de son interlocuteur, bien qu'il l'avait déjà fait avec Bollothen.

⁸² Garcia Oliver, Juan ; « Le Comité Central des Milices Antifascistes de Catalogne. Les organismes révolutionnaires ». De juillet à juillet. **Un an de lutte**. Tierra y Libertad. Barcelone. 1937.

⁸³ Gauche Républicaine de Catalogne (ERC)

⁸⁴ Ici on ne tient pas compte de l'épuisement des comités de défense de la CNT, décimés par les incarcérations et le désarmement, fruit de la répression qui se déclencha contre eux à cause de nombreuses insurrections dans lesquelles ils avaient participé, sans une adéquate préparation. Dans tous les cas, c'est le reflet de la persécution et de la répression que les forces policières de la Généralité, conduites par Dencas/ Badia, avaient conduites contre les grèves cénétistes du transport en 1934. On pourrait qualifier de méthode fasciste la systématique application de la torture aux grévistes, les centaines de morts, les habituelles raclées, les simulacres

Alors, Companys, soutenu par une force armée de 30 000 « escamots »⁸⁵ de l'état catalan et d'autres éléments qui appartenaient au Front Populaire de Catalogne, pensa convertir la victoire, s'il l'obtenait, en une destruction totale du mouvement libertaire de Catalogne. A cette époque, Companys était totalement soumis aux communistes, cela venant des compromis qu'il avait hérités à la mort de Macia, qui s'était aussi soumis aux exigences du Komintern quand avec Ventura Gassol dans l'année 1925, il était allé à Moscou pour demander l'aide économique et politique pour réaliser l'indépendance de la Catalogne.

B- Malgré ces 30 000 hommes armés, Companys, la Généralité de Catalogne et toutes les forces du Front Populaire, furent vaincus ridiculement par un simple bataillon de soldats ; on n'enregistra dans cette journée que l'héroïsme de Compte⁸⁶ et d'autres partisans du Parti Prolétaire Catalan, qui résistèrent dans le « Centre de Dependents ».

C- En prison, Companys et d'autres dirigeants du mouvement d'Octobre en échec, avant les élections des députés au Cortes de février 1936, ont envoyé parlementer avec Garcia Oliver, Durruti et Ascaso les représentants dont les noms suivent : Trabal, Salvat et Farreres. Ils ont transmis une lettre de Companys et d'autres détenus avec lui, qui demande à la CNT-FAI sa position pour les futures élections, afin de permettre le triomphe électoral des Gauches Espagnoles. Dans ces négociations qui ont duré six jours Garcia Oliver, Durruti et Ascaso se conduisirent de la manière suivante :

« Qu'ils considèrent nécessaire la mise en liberté de tous les condamnés détenus après le mouvement d'Octobre ; que la mise en liberté de tous les prisonniers ne pourra nous offusquer, jusqu'à l'extrême de ne pas prévoir les possibles conséquences d'un triomphe des Gauches [...] les Droites compteront sur l'armée pour mener à bien sa rébellion ; par conséquent nous ne pouvons pas nous engager à les aider à la victoire électorale tout simplement [...] si eux de leur côté ne s'engagent pas à traiter avec nous de la manière de faire front à un possible coup d'état militaro-fasciste.

[...] de la part d'eux [les délégués de la Généralité] s'ils pensent se disculper de prendre des précautions [face au coup d'état militaire et Droitiste qui suivrait la victoire électorale des Gauches] nous ne voulons pas supporter de si grandes responsabilités qui pourraient casser les efforts réalisés auprès de nous. Cela supposait la rupture des négociations et l'échec de son mandat. Devant ces circonstances, ils nous demandèrent de préciser nos demandes.

Nous le fîmes⁸⁷ EN RECLAMANT QUE EUX S'IMPLIQUENT, UNE FOIS QUE LE TRIOMPHE ELECTORAL DES GAUCHES SERA ACQUIS ET QUELLES SOIENT AU POUVOIR, DANS UN DELAI DE SIX MOIS, ILS NOUS DONNERAIENT UNE

d'exécutions, les actions des escamots de l'Etat Catalan comme brise-grèves et police parallèle, l'attitude raciste des forces de l'ordre contre les immigrés murciens, et un large etcetera, tout cela rendant impossible pour la CNT qu'elle prenne part à une insurrection avec l'Alliance Ouvrière, de caractère séparatiste et dirigée par le gouvernement de la Généralité.

⁸⁵ Ce nombre est exagéré, on devrait le réduire à 7000. Escamots : organisation paramilitaire de l'Etat Catalan

⁸⁶ Jaume Compte Canellas était militant du Centre Autonomiste de Dependents del Comerç i de la Industria (CADCI). Fondateur de Estat Catala. En 1925, il fonda Bandera Negra, groupe armé associé à Estat Catala. Déçu par la dissolution de la proclamation unilatérale de la république catalane, il ne veut pas accepter le Conseil du Travail que lui offrait Macia et, plus tard, il n'acceptera pas l'intégration de l'Etat Catalan dans l'ERC. Il assume des positions socialistes et indépendantistes, fondant un nouveau parti, nommé Estat Catala-Force Separatista d'Extreme Esquerra. Le 6 octobre 1934, quand Lluís Companys proclame la république Catalane dans la fédération espagnole, il se retrancha dans les locaux du CADCI (en la rambla de Santa Monica de Barcelone), entité dirigée par des membres de son parti. Peu après les troupes attaquèrent avec l'artillerie et Jaume Compte mourut dans le combat.

⁸⁷ Les majuscules sont toujours de Garcia Oliver

CERTAINES QUANTITES D'ARMES, NOUS FERONS DES CACHES D'ARMES DANS DES LIEUX DETERMINES D'ESPAGNE. Ayant entendu nos conditions, ils nous dirent qu'ils pourraient nous répondre deux jours plus tard. Effectivement, deux jours après, nous nous revoyions et ils acceptèrent complètement nos conditions.

D- Face aux élections de février la CNT et la FAI ont adopté la position suivante, qui fut diffusée, tant dans les meetings que dans les écrits :

« LES PROCHAINES ELECTIONS SERONT DECISIVES POUR LE PEUPLE ESPAGNOL. SI LA CLASSE OUVRIERE VOTE POUR LES GAUCHES, ELLES PRENDRONT LE POUVOIR, NOUS DEVONS NOUS ATTENDRE A UN MOUVEMENT INSURRECTIONNEL DES MILITAIRES ET DES DROITES POUR REPENDRE LE POUVOIR. SI LA CLASSE OUVRIERE NE VOTE PAS POUR LES GAUCHES, CELA VA SIGNIFIER LE TRIOMPHE LEGAL DU FASCISME. DE NOTRE PART NOUS CONSEILLONS A LA CLASSE OUVRIERE, QU'ELLE FASSE CE QU'ELLE VEUT AU RESPECT DU VOTE, MAIS NOUS DISONS QUE, SI ELLE NE VOTE PAS POUR LES GAUCHES, LE JOUR SUIVANT DES ELECTIONS NOUS DEVRONS AFFRONTER LES DROITES FASCISTES LES ARMES AU POING, ET SI ELLE VOTE POUR LES GAUCHES, AVANT SIX MOIS APRES LE TRIOMPHE, NOUS DEVRONS FAIRE FACE AVEC LES ARMES AU POING AUX DROITES FASCISTES. »

Naturellement, la classe ouvrière d'Espagne qui depuis longtemps avait été conseillée par la CNT pour ne pas voter, interpréta notre propagande dans le même sens que nous le désirions, qu'elle devait voter et que ce serait la meilleure solution pour faire face aux Droites fascistes si elles se soulèvent après leur déroute et après avoir perdu le gouvernement.

Les Gauches triomphèrent aux élections de février 1936. COMPANYS ENTRA AU GOUVERNEMENT DE CATALOGNE ET LES AUTRES GAUCHES AU GOUVERNEMENT D'ESPAGNE. Nous avons rempli notre engagement, MAIS EUX NE FIRENT RIEN DE LEUR COTE, ET NE NOUS DONNERENT PAS D'ARMES, NI NE PRIERENT DES PRECAUTIONS FACE A LA CONJURATION MILITARO-FASCISTE.

[...]

Pour toutes ces raisons, Companys, devant les représentants de la CNT-FAI était perplexe et étonné. Perplexe, par ce que dans sa conscience il avait la grande responsabilité contractuelle avec nous et le peuple espagnol, pour ne pas estimer nos prévisions et le plus grave, ne pas avoir rempli ses engagements contractés avec nous. Etonné, malgré tous les engagements qu'il n'avait pas tenus avec la CNT-FAI, à Barcelone et en Catalogne nous avons vaincu les insurgés.

Ainsi, en nous appelant à la Généralité, Companys, nous dit : « je sais, vous avez avec moi beaucoup de motifs de reproches et griefs. Je vous ai beaucoup combattu et je vous apprécie dans vos valeurs. Sans ambages, il n'est pas trop tard pour une sincère rectification, la mienne, que je vous fais aujourd'hui, elle a la valeur d'une confession [...], vous seul, vous avez vaincu les militaires soulevés et logiquement vous devriez gouverner. Si vous l'estimez ainsi, je le fais avec plaisir et je vous donne la présidence de la Généralité, et si vous estimez que je peux vous aider, vous seuls pouvez m'indiquer le poste que je peux occuper. MAIS, SI MAINTENANT NOUS NE SAVONS PAS QUI A GAGNE CONCRETEMENT AILLEURS EN ESPAGNE, SI VOUS CROYEZ QUE LA PRESIDENCE DE LA GENERALITE SOIT UTILE, METTRE EN AVANT LA REPRESENTATION LEGALE DE CATALOGNE, DECIDONS-LE, ICI ET

TOUJOURS EN ACCORD AVEC VOUS, NOUS CONDUIRONS LA LUTTE JUSQU'A CE QUE L'ON VOIT CLAIREMENT QUI SONT LES VAINQUEURS.

De notre part, et comme la CNT-FAI l'a estimé, nous avons compris que Companys devait continuer à diriger la Généralité [...]

Réponse à la question numéro 2

J'ignore si l'attribution à Alvarez del Vayo en ce qui concerne la note que l'on dit qu'il envoie aux gouvernements de la Grande Bretagne et de la France est avérée. Je suppose que ce n'est pas certain. Malgré tout, le Maroc n'est pas une colonie espagnole, mais un protectorat que nous assignèrent les puissances qui ont signé l'Acte de Algeciras, avec le motif qu'il n'est pas possible de disposer de sa dépendance.

Réponse à la question numéro 3

Il n'y a pas eu de vote au sein du gouvernement sur la démission du général Asensio [...]

Réponse à la question numéro 4

Il m'est impossible, je ne m'en souviens plus, de préciser les attitudes de chacun des membres du Conseil Supérieur de Guerre en respect au général Martinez Cabrera, chef d'état-major central, [...] qui en plus était une figure décorative et sans autorité décisive dans les opérations. La vraie direction de la guerre dépendait des états-majors de chaque front.



Commentaires et conclusions

La correspondance entre Juan Garcia Oliver et Diego Camacho a été de plus en plus difficile à cause de leur extraordinaire personnalité et leur caractère intransigeant, mais surtout par le grand manque de générosité et de collaboration de la part de Garcia Oliver qui voyait Diego Camacho comme un rival au lieu d'un camarade.

De plus cette correspondance nous invite à réfléchir sur le conflit, toujours actuel, entre l'acteur de l'histoire et l'historien qui essaie de comprendre, entre biographies et recherche, des informations pertinentes pour son étude.

Garcia Oliver sonde à fond Diego Camacho et c'est seulement quand il reconnaît en lui son immense et brillante capacité intellectuelle qu'il daigne lui répondre quelques bribes, se réservant l'essentiel pour le livre qu'il va écrire sur ses mémoires. Certes cela est légitime, mais il aurait été souhaitable une certaine collaboration de leur part (des documents de Camacho et de brèves mises au point aux questions posées à Garcia Oliver) qui aurait indubitablement renforcé l'œuvre. Mais cela n'a pas eu lieu et ce fut ainsi.

Garcia Oliver fait une critique véhémement à l'historien Diego Camacho qui ne peut s'empêcher de répondre, avec raison, que la plupart de ses erreurs viennent du silence d'Oliver et de son manque de correspondance. Ce n'est qu'après parution qu'il donne des informations et c'est une critique mordante des erreurs de Diego Camacho, mais elles ne sont dues qu'à son silence. C'est une relation malsaine et perverse que l'on peut, peut-être, attribuer à l'immense isolement et à son égoïsme, qui pendant la période de débat et critique du livre sur Durruti écrit par Camacho, a pris la décision (ou l'a renforcé) d'écrire ses propres mémoires.

Les critiques d'Abel Paz sur « *El Eco de los Pasos* » ont été profondes et radicales, mettant à jour la clé des mémoires de Garcia Oliver : un antidurruti. Le meilleur de cet article est la brillante réflexion sur le fait que la révolution ne pouvait être le **monopole d'une organisation**, fut-elle anarchiste.

Agustin Guillamon



J. Martinez, éditeur de Ruedo Iberico, avec Garcia Oliver et sa compagne lors de la publication de *L'écho des pas*.

Commentaire final d'Octavio Alberola

La « Correspondance entre Diego Camacho (« Abel Paz ») et Juan Garcia Oliver », reproduite et commentée par Augustin Guillamon (dans Balance – Cahiers d'histoire n°38) est recentrée dans un des événements considéré comme déterminant pour la suite de la « révolution » que les libertaires initièrent après l'échec du coup d'Etat militaire en Catalogne et dans d'autres régions d'Espagne.

Effectivement « *l'Assemblée Plénière des Locales et Communales de la CNT qui décida la collaborationnisme des anarcho-sindicalistes avec le reste des forces antifascistes et la création du Comité Central des Milices Antifascistes (CCMA)* » fut décisive pour la poursuite de la « Révolution ». Non seulement à cause des conséquences politiques de la création d'un « organisme de collaboration de classe » pour faire front contre les militaires insurgés contre le gouvernement républicain, mais aussi parce que cette décision impliquait que la CNT et l'anarchisme espagnol acceptaient que la lutte contre le fascisme soit la principale priorité du moment.

On a souvent débattu depuis de l'opportunité d'une telle décision et s'il n'eût pas été plus conséquent d'être plus radicaux, d'aller jusqu'au bout (*ir a por el todo - aller vers le Tout*). Il y eut et il y a encore des positions opposées à cela. Le fait est que face à ce dilemme l'abandon de la marche vers la révolution s'imposa et on accepta (de bon gré ou mal gré) la collaboration avec les autres forces antifascistes. De tout cela, qu'il me paraisse plus intéressant de comprendre pourquoi on n'est pas allé plus loin, pourquoi on n'a pas pu aller plus loin dans ces circonstances, plutôt que d'élucubrer sur les aspects factuels et anecdotiques de cette Assemblée Plénière et de sa décision si controversée.

Malheureusement, étant donné « *la personnalité extraordinaire* » et « *le caractère intransigeant* » des auteurs de cette correspondance, on ne peut aller plus loin que le factuel et l'anecdotique, tout cela se transformant -comme le dit Augustin- en bon exemple de la difficile relation entre « le protagoniste » et « l'historien ». D'autant plus difficile quand « le protagoniste ou l'historien » est convaincu que l'histoire aurait été autre si Garcia Oliver eut imposé le « *tout pour le tout* » au lieu de poser l'alternative comme exigence de réflexion.

Ainsi donc, en partant du fait que nous ne changerons pas l'histoire de ces années-là, je ne crois pas que nous puissions avancer – dans la compréhension du pourquoi, nous n'avons pas pu aller plus loin – en responsabilisant de cela des individus ; en effet, il me semble que la responsabilité de cette prise de décision était collective : soit parce que l'Assemblée Plénière l'a prise, soit pour avoir laissé quelques-uns décider en leur nom. En partant de là, je ne vois pas l'intérêt d'insister –comme le fait Abel Paz dans la correspondance- sur le fait qu'il aurait fallu aller vers, « *tout pour le tout* » avec toutes ces conséquences, et qu'il me paraît plus intéressant, pour le présent et pour le futur, de réfléchir sur les *réelles* potentialités révolutionnaires de la CNT et du mouvement libertaire espagnol dans la conjoncture de cette époque et les potentialités historiques et sociales qui étaient à l'ordre du jour. Non seulement parce que c'est à partir de cette analyse qu'on pourra savoir si ces potentialités étaient réelles ou plutôt des freins. Il est tout aussi absurde de refaire l'histoire en prenant ses désirs pour des réalités comme le fait Abel Paz dans sa correspondance avec Garcia Oliver (courrier du 24 septembre 1972) quand il lui dit ce qu'il aurait fallu faire en 1936...

Je ne serai pas celui qui dira au lecteur ce qu'il faut penser de cette correspondance, chacun en déduira sa propre conclusion, comme moi la mienne. Autant pour valoriser ce qui, dans ces circonstances si difficiles, le mouvement libertaire fit pour mettre en déroute le fascisme et mettre en marche la révolution, et de reconnaître les carences révolutionnaires d'hier et d'aujourd'hui face à la réalité du monde. Une réalité qui nous oblige à plus de rigueur dans nos analyses et ne pas se laisser séduire par les paroles, aussi révolutionnaires qu'elles puissent paraître.

la calle de San Pablo. Y también después, en la calle del Rosal, de Pueblo Seco. Por el Sindicato de la Madera fui de delegado al Congreso de la C.N.T. de 1931, recién instaurada la República. Entonces yo trabajaba de barnizador de muebles en los barcos. También tuve la satisfacción de dirigir la operación de corte del Paralelo por la Brecha de San Pablo y el "Chiringuito" en poder de los militares, liberando a los compañeros que fueron apresados dentro del Sindicato de la Madera y que se entregaron al ejército después de agotar las municiones de sus pistolas.

Entre los detenidos por el ejército estaban su presidente ^{del sindicato,} compañero Hernández y el Tesorero, ^{compañero} Salvador Ocaña, ^{que} muy buenos compañeros, como ^{eran} todos los militantes de la Madera, anarquistas e anarcosindicalistas convencidos, ^{quienes aunque} no pudieron votar en el Pleno de Locales y Comarciales en que ^{mi propia} fue vencida la proposición de ir a por el todo, ellos la defendieron en todas partes, tanto los militantes jóvenes como los más antiguos, ^{como} Torre y Sanmartín, ^{por} compañeros que fueron de los Salvadoret y Albaricias, asesinados durante los años ^{terribles} del pistolerismo patronal y de los generales Anido y Arlegui.

Fue ^{precisamente} en el salón de actos del Sindicato de la Madera donde, unos seis meses antes de la sublevación de los militares, pronuncié mi conferencia "HOY", ^{en} durante la cual, ^{analizando detenidamente} la situación política y social que vivía España, llegué a las conclusiones de que la C.N.T. se vería abocada dentro de poco ^{por} causa del desarrollo de los acontecimientos que ^{se producirían} a tener que hacerles frente, ^{ya} marchando por la vía ^{del} del comunismo libertario, o ^{asumiendo} a tener que ^{de} asumir las funciones ^{de} de ^{responsabilidad} de gobernar el país, Conferencia que levantó apasionadas discusiones entre la militancia confederal de Barcelona.

Y ahora ^{aquí estaban} ^{ante} ante mí a Hernández y Ocaña. ^{Según} Según Hernández ^{había dicho} decía, y no se cansaba de repetir, en los ^{últimos} últimos tres meses ^{anteriores} anteriores a la sublevación.

una
salu-
ción
de

Remerciements

La réalisation de ce cahier N°38 de *Balance* aurait été impossible sans l'aide et la générosité de **Patrick Fornos**, responsable du **Centre Ascaso-Duruti** qui me facilita les photocopies de la correspondance de Diego Camacho et dont sa collaboration alla bien plus loin que son simple travail d'archiviste.

La biographie de Diego Camacho n'a pu se faire que grâce aux recherches en amont de **Valeria Giacomoni**, à qui je dois beaucoup.

Sans les lectures, clarifications, corrections et commentaires de **Manuel Aisa**, cette biographie d'Abel Paz aurait été moins riche, moins lisible. Manuel Aisa, ami intime et « familier d'adoption » de Diego Camacho, nous doit un ouvrage sur Abel Paz avec un nouvel angle de vue, plus fouillé, de l'autobiographie d'Abel Paz. Peut-être lui faudra-t-il du temps et du calme afin de pouvoir l'écrire en toute objectivité.

Le travail de recherche et de classement, pendant plusieurs années, des différents documents laissés par Abel Paz à l'**Ateneu Enciclopèdic Popular** de Barcelone ont sans aucun doute stimulé la curiosité de l'auteur pour ce travail de connaissance et a appelé à valoriser le travail d'historien d'Abel Paz.

Le lecteur aura sans doute apprécié la rigueur, l'honnêteté, la clarté et la rigueur du commentaire d'**Octavio Alberola** dans le contenu de ce cahier, car en mettant les points sur les I, il positionne le débat dans les limites du rationnel.

Les brouillons et courriers laissés par Diego Camacho relatifs à chacun de ses livres nous révèlent un investigateur méticuleux, d'une rigueur implacable, prêt à interviewer tous les acteurs de l'histoire avec passion et fraîcheur. Tout cela nous montre un travail titanesque et incomparable sans équivalent dans le monde universitaire, caractérisé par l'oisiveté, les subventions, la raideur du manche à balais planté dans le cul jusqu'à la nuque, le dédain envers les ouvriers et le bon vivre.

Abel Paz aux antipodes de l'académisme, fut un historien prolétarien qui a écrit quelques-uns des meilleurs livres sur la Révolution de 1936. L'édition de son Autobiographie a été financée avec la « sophistiquée » méthode de la boîte à chaussures qui consistait à remplir la boîte avec l'argent de la vente du précédent titre pour éditer le suivant. Le premier fut financé par l'argent reçu au titre de compensation pour ses années de détention. De telles méthodes prolétariennes peuvent paraître ridicules aux yeux de ces universitaires académiciens gavés de subventions octroyées par le maître qui les finance.

La parution publique de la correspondance dans ce cahier de *Balance* nous révèle un des meilleurs **penseurs de la révolution** espagnole. Elle nous confronte aussi à des réflexions théoriques pratiquement ignorées et dépréciées qui non seulement méritent d'être récupérées et soulignées, mais doivent être l'objet de débats et discussions dans la jeunesse révolutionnaire d'aujourd'hui.

Il faut penser la révolution. Il n'y a rien de mieux pour ce faire que de partir des réflexions de Joan Garcia Oliver et d'Abel Paz sur la révolution espagnole de 1936, qui continuent d'être d'actualité, dignes d'études détaillées et sujettes à ouverture et **appropriation collective**.

Ceci est l'objectif du cahier 38 de *Balance* : penser la révolution de 1936, penser les révolutions. Et bien sûr, les penser, en débattre pour les faire un jour, pas trop tard, parce que sinon, nous n'avons pas de futur.

Agustin Guillamon

Bibliographie et sources utilisées

Correspondance entre Juan Garcia Oliver et Abel Paz (années 70), en dépôt aux **Archives Ascaso-Durruti** de Montpellier.

GARCIA OLIVER, Juan :

- *El Fascismo internacional y la guerra antifascista española* : conférence qui eu lieu au cinéma Coliséum de Barcelone le 24 janvier 1937. CNT-FAI, Barcelone, 1937.

- *Mi gestión al frente del Ministerio de Justicia*: conférence qui eu lieu au théâtre Apolo de Valence le 30 mai 1937. Editions de la Commission de Propagande et Presse du Comité National de la CNT, Valence 1937.

- “El Comité Central de Milicias Antifascistas de Cataluña. Los organismos revolucionarios”. *De juillet à juillet. Un an de lutte*. Tierra y Libertad. Barcelone 1937.

- “Ce que fut le 19 juillet”. *Le Libértaire* (18-8-1938).

- *El eco de los pasos*. Ruedo Ibérico, París/Barcelone, 1978.

GÓMEZ, Freddy: *Juan García Oliver*. [Interview enregistrée le 29-6-1977 à Paris]. Colection d’Histoire Orale. El movimiento libertario (2). Fondation Salvador Seguí, Madrid, 1990.

Manuscrit original de *El eco de los pasos*, corrigé par J. Martinez, éditeur de Ruedo Iberico, déposé à **Ateneu Enciclopèdic Popular** de Barcelone.

PAZ, Abel : cartons des Archives Abel Paz à l’**Ataneu Enciclopèdic Popular**.

Les livres d’histoire :

-*Durruti : le prolétariat en armes* (traduit en seize langues). Réédité en 1996 sous *Durruti dans la révolution espagnole*.

-*Chroniques de la Colonne de Fer*.

-*Paradigmes d’une révolution*.

-*Les internationaux dans la Région espagnole*.

-*La question du Maroc et la République espagnole*.

CNT 1936-1951. L’anarchisme contre l’Etat franquiste.

Les livres autobiographiques, par ordre chronologique, sont les suivants :

Chumberas y Alacranes (1921-1936).

Viaje al pasado (1936-1939).

Entre la niebla (1939-1942).

Al pie del muro (1942-1954).

Divers auteurs: “*Juan García Oliver 1902-1980*”. **A-contretemps**. Bulletin du critique bibliographique numero 17 (juillet 2004).

Livres de Agustín Guillamon

Barricades dans Barcelone

Spartacus International, 2007; 3^{ème} édit. Dskntrl, 2014.
(Publié en français: *Spartacus*)

Les comités de défense de la CNT à Barcelone (1933-1938)

Aldarull, 2011; 4^{ème} édition corrigée et augmentée, 2014
(Publiée en anglais, français et en italien: *AK Press, Coquelicot, Gatto rosso*)

Los Amigos de Durruti. Histoire et antologie de textes

(Aldarull/Dskntrl, 2013)

La terreur stalinienne dans Barcelone (1938)

(Aldarull/Dskntrl, 2013)

Espagne 1937: Josep Rebull. La voie révolutionnaire

(*Sólo en francés: Spartacus, 2014*)

*

TRILOGIE sur:

“Faim et violence dans la Barcelone révolutionnaire”:

1.- La révolution des comités.

Aldarull/El grillo libertario, 2012

Deuxième édition corrigée. Aldarull/ El grillo libertario, 2014

2.- La guerre du pain.

(Aldarull/Dskntrl, 2014)

3.- La répression anti-CNT et l’assaut aux

« **Escolapios** ». (*Les « Piaristes »*)

(En préparation)

BALANCE est une revue d’histoire du mouvement ouvrier et révolutionnaire à caractère et vocation internationaliste.

BALANCE lutte pour l’histoire. Une histoire qui a été systématiquement ignorée, déformée, censurée, transformée en historiettes, manipulée par les progressistes, les plagiaires, les opportunistes, les staliniens, les fascistes, les nationalistes et les national-socialiste, les démocrates et les sociaux-démocrates, les catastrophistes, les primitivistes et autres situationnistes, les sots, les franquistes et les libéraux, centristes, de droite ou de gauche en tout genre, des bureaucrates, des littéraires, des intellectuels inutiles, des politiciens de profession et des professionnels de l’histoire, du mensonge ou de l’édition.

Celui qui ignore le passé ne peut comprendre le présent, ni lutter pour le futur.

L’histoire n’oublie pas, qui oublie ses repères perd son identité.

BALANCE veut arracher l’histoire au culte de l’oubli, à la falsification politique et à l’académisme universitaire.

Les faits et les documents ne parlent jamais d'eux-mêmes, sinon qu'ils s'interprètent à la lumière d'une théorie. Les théories politiques trouvent la confirmation ou le refus de sa validité dans le laboratoire d'histoire.

Sans effort de théorisation des expériences historiques du prolétariat, il n'existera pas de théorie révolutionnaire.

L'histoire est un combat de plus de la lutte des classes en cours.

Le moment est arrivé de faire « **BALANCE** ».

